
3 1761 07322322 4



LA WALKYRIE

PREMIÈRE JOURNÉE DE LA TRILOGIE :

L'ANNEAU DU NIBELUNG

DE

RICHARD WAGNER.

TRADUCTION NOUVELLE EN PROSE RYTHMÉE
EXACTEMENT ADAPTÉE A LA MUSIQUE

PAR

ALFRED ERNST.

2e ÉDITION
(REVUE ET CORRIGÉE).

PARIS.
EDITIONS SCHOTT
E. FROMONT
BOULEVARD MALESHERBES (RUE D'ANJOU 40).

LONDRES. SCHOTT & Co.
MAYENCE. B. SCHOTT'S SÖHNE.
BRUXELLES. SCHOTT FRÈRES.

Chant.

Partition pour Chant et Piano,

net. Frs. 20.—

Séparément:	Frs.
No. 1. Monologue de Siegmound (Ténor). „O glaive promis par mon père“.	5 —
„ 2. Chant d'amour de Siegmound (Ténor). „L'ombre fuit, les astres du ciel immense“	5 —
„ 2.bis. Le même pour Baryton	5 —
„ 3. Scène de Siegmound et Brunnhilde (Ténor et Soprano). „Siegmound, regarde-moi!“. . .	10 —
„ 4. Scène de Brunnhilde et Wotan (Soprano et Basse). „Ai-je commis un forfait si honteux“.	15 —
„ 4.bis. Les Adieux de Wotan (Basse). „Adieu! vaillante, noble enfant!“	6 —

Piano à 2 mains.

Partition format in 4° . . . . n.	20 —
Prélude	4 —
Grande Fantaisie, avec texte explicatif (allemand). En trois Parties, chaque n.	7 —
La Chevauchée des Valkyries	6 —
Les Adieux de Wotan et l'Enchantement du feu . .	6 —
Behr, F. Chant d'amour de Siegmound	6 —
Beyer, F. Op. 36. Répertoire des jeunes Pianistes. No. 111	5 —
Brassin, L. Transcriptions libres.	
No. 2. Chant d'amour de Siegmound	6 —
„ 3. L'Enchantement du feu . . .	6 —
„ 4. La Chevauchée des Valkyries.	10 —
Cramer, H. Potpourri. No. 177	6 —
— Morceaux faciles. No. 2	7 50
Gobbaerts, L. Op. 150. Transcription	6 —
Gregoir, J. Transcription	6 —
Heintz, A. Perles choisies.	
1er Cahier. Premier acte	7 50
2e „ Second acte	7 50
3e „ Troisième acte	10 —
— Chant d'amour et Duo (Siegmound et Sieglinde)	7 50
Jaell, A. Op. 121. Les Adieux de Wotan et l'Enchantement du feu	10 —
Leitert, G. Op. 27. Souvenir (Chant d'amour). .	5 —
Rubinstein, Jos. Tableaux musicaux:	
1° Siegmound et Sieglinde	10 —
2° La Colère de Wotan et les Adieux à Brunnhilde	12 —

LA WALKYRIE

PREMIÈRE JOURNÉE DE LA TRILOGIE :

L'ANNEAU DU NIBELUNG

DE

RICHARD WAGNER.

TRADUCTION NOUVELLE EN PROSE RYTHMÉE
EXACTEMENT ADAPTÉE A LA MUSIQUE

PAR

ALFRED ERNST.

2e ÉDITION
(REVUE ET CORRIGÉE).



PARIS.
EDITIONS SCHOTT
E. FROMONT
BOULEVARD MALESHERBES (RUE D'ANJOU 40).

LONDRES. SCHOTT & Co. — MAYENCE. B. SCHOTT'S SÖHNE. — BRUXELLES. SCHOTT FRÈRES.


LIBRARY
DEC 5 1973
UNIVERSITY OF

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Au moment d'offrir au public une nouvelle traduction de *la Walkyrie*, il est nécessaire de dissiper tout d'abord les malentendus possibles. Je ne suis ni le seul, ni le premier qui ait traduit une œuvre de Wagner en prose française rythmée. Il existe plusieurs travaux de ce genre, parmi lesquels on doit signaler la traduction du premier acte de *la Walkyrie* par M. Lafontaine, publiée à Bruxelles en 1885, et la belle traduction de *Parsifal* par Mme Judith Gautier, publiée à Paris en 1893; ces deux traductions n'ont guère qu'un défaut, celui de ne pouvoir s'adapter au chant sans un grand nombre de modifications apportées au texte musical. Les esprits qui ont étudié de près les drames de Wagner comprennent la nécessité d'employer, pour le chant, une méthode de traduction autre que la méthode suivie dans leurs versions par les précédents traducteurs. Ces versions, d'ailleurs, ont rendu des services: elles ont prouvé, matériellement, que le problème des traductions wagnériennes en vue du théâtre, malgré

ses difficultés extraordinaires, comportait des solutions approchées; de plus, elles furent d'utiles moyens de vulgarisation. Aujourd'hui, les exigences du public éclairé se sont accrues: les adaptations, même ingénieuses, ne sauraient désormais lui suffire. Wagner dramaturge doit être connu tel qu'il est, non sous des aspects d'emprunt.

Avant d'aller plus loin, je m'excuse de ne pas publier ma traduction avec le texte musical, c'est-à-dire sous la seule forme pleinement intelligible et significative. Je le regrette d'autant plus que certains lecteurs, à première vue, la pourront croire difficile à chanter. Or, *elle n'est faite que pour être chantée;* pas un seul passage ne s'y trouve, qui n'ait été essayé vingt fois au chant. A parler net, *elle ne devrait pas être lue sans la musique.* Si pourtant je la publie à l'état de texte littéraire isolé, malgré les inconvénients qui en résultent pour l'exacte appréciation de mon travail, c'est que je veux la soumettre au jugement du public compétent, soit qu'on prenne la peine de l'appliquer au texte musical, soit qu'on ait la musique assez présente à l'esprit pour constater à la lecture ses défauts ou ses mérites. Je serai très heureux des remarques qu'on voudra bien me faire, et qui vaudront sans doute à ma version plus d'un perfectionnement notable, avant sa publication sous la musique.

Je demande encore la permission de résumer le plus brièvement possible les étapes, pour ainsi parler, de cette nouvelle traduction, depuis que j'en eus l'idée première en 1884, après audition de *l'Anneau du Nibelung* à Munich. Elle fut commencée en vers rimés, forme que j'abandonnai vite, ayant avancé dans l'étude de la musique et des poèmes de Wagner, et particulièrement des rapports très variables qui existent entre les caractères du texte littéraire et ceux de la mélodie chantée, elle-même étroitement liée à la symphonie

instrumentale. Mes essais se poursuivant, je fis entendre, en juin 1889, dans une réunion musicale privée, les *Adieux de Wotan*, exécutés sur un texte sans rimes: à quelques modifications près, c'est le texte qu'on lira plus loin. En juin 1892, une exécution de fragments plus étendus, avec ma version nouvelle, eut lieu devant une cinquantaine d'auditeurs. En avril 1893, plusieurs centaines de personnes purent écouter et juger la traduction des scènes I et III du premier acte, de la scène IV du deuxième, et de la scène III du troisième (1). Des séances analogues, avec d'autres textes, avaient été données bien souvent à Paris; aussi, même à ce moment, je ne croyais pas possible une utilisation pratique du mien. Mais, au mois de juin, je reçus des propositions des éditeurs Schott.

Il me faut aussi remercier les personnes qui m'ont adressé des observations ou des critiques — dont j'ai toujours essayé de tenir compte, car mon travail a subi de continuels perfectionnements jusqu'à ce jour. Ma profonde reconnaissance ira d'abord à Madame Wagner, à laquelle je dois de précieuses indications, et un désir plus vif de serrer le texte d'aussi près que possible. Je citerai ensuite M. M. Houston Stewart Chamberlain, L. de Fourcaud, Hermann Lévi, G. Hartmann, Paul Bruck, A. Combes, Emile Engel. J'ai une obligation tonte particulière à M. Camille Benoît, qui a relu mon texte presque en entier, et de qui les remarques m'ont décidé à modifier de nombreux passages.

Il ne me reste plus qu'à résumer la méthode que j'ai observée en ma traduction de *la Walkyrie*.

---

(1) Cette audition, avec orchestre réduit, avait été organisée et dirigée par un de mes amis, M. Elie Poirée. D'autres auditions eurent lieu ensuite à Nantes et à Angers, grâce à l'initiative de M. M. Etienne Destranges et Louis de Romain.

a*

Ce rêsumé est nécessaire, pour qu'on ne demande pas à la présente version ce qu'elle ne veut offrir, et pour qu'on voie si j'ai atteint le but que je m'étais proposé. On distinguera aisément, dans cette méthode, les principes qui s'appliquent à toutes les œuvres de Wagner, et ceux qui se rapportent seulement à *l'Anneau du Nibelung*. L'idée que d'autres traducteurs la pourront utiliser n'a rien qui me détourne de l'exposer ici.

LITTÉRALITÉ. — LANGUE. — CONSTRUCTION. — VOCABULAIRE.

La fidélité d'une traduction doit être le premier de ses mérites. En regard de la présente version, on lira le texte allemand. J'aurais été plus littéral encore, si je n'avais dû m'astreindre à respecter scrupuleusement le texte musical; mais ici, il ne faut pas l'oublier, le nombre des syllabes est déterminé d'avance, et, avec lui, la répartition des syllabes fortes et des faibles: le traducteur n'est donc pas libre dans le choix des formes à prendre pour arriver à l'expression du sens exact. Lorsque j'ai dû m'écarter un peu de l'équivalence rigoureuse, je me suis efforcé de conserver cependant, avec l'idée essentielle de la phrase, un ou plusieurs des mots typiques qui la caractérisent.

La langue de Wagner est très sobre et très forte, toute en radicaux. Nous n'avons pas affaire à des livrets d'opéra, mais à des poèmes hautement pensés, puissamment construits, où chaque phrase a une extraordinaire intensité de signification. Le pire des contre-sens artistiques serait d'employer ici les formules et la langue d'un livret, fût-ce du meilleur; aussi ai-je entièrement renoncé, dans ma traduction, au lyrisme facile, à la rhétorique parfois séduisante des adaptations «littéraires», jaloux de laisser au texte du maître son énergie, sa nerveuse simplicité, sa rude hardiesse. C'est du Wagner que j'ai voulu donner aux auditeurs, dans la mesure du possible, sans aucun sacrifice prémédité aux conventions habituelles.

Bien que ma traduction — par suite de ce respect du texte musical — ne soit pas tout à fait aussi littérale qui je l'eusse souhaitée, plusieurs lecteurs lui reprocheront sans doute de l'être trop; ils y relèveront des tours de phrase inusités, des constructions anormales. A ceux-là je puis répondre que si telles inversions, telles formes étranges n'appartiennent plus au langage courant, elles ne sont pas essentiellement contraires au génie de la langue, car le seizième siècle les a maintes fois pratiquées, et nos classiques même en ont souffert d'analogues. Mais d'autres motifs m'ont décidé à encourir les reproches d'étrangeté, voire d'incorrection, que m'adresseront ces critiques: ce n'est qu'au prix d'une grande audace de construction que l'on pourra donner à une traduction de Wagner le mouvement et la puissance du texte original. De propos nettement délibéré, je suis allé dans cette voie aussi loin que cela m'a été possible. acceptant pour limitation unique la nécessité de demeurer intelligible. Encore faut-il répéter que la présente version est faite pour être chantée, et que la musique dégage, éclaire, accentue des significations qui peuvent sembler douteuses à la lecture. Par exemple, à la fin du premier acte, Sieglinde reconnaît son frère; transportée, elle le nomme de son nom — Siegmund; j'ai traduit littéralement l'une des deux affirmations qui constituent la réponse du héros: « *Siegmund bin ich* — Siegmund suis-je!» L'accent fort et le temps fort de la mesure se trouvant sur le mot allemand *bin*, je ne pouvais écrire «je suis» au lieu de «suis-je», puisqu'alors ils auraient porté sur le mot «je», et non sur le mot «suis» (ce qui est indispensable). A la lecture, cette forme pourra sembler plus propre à l'interrogation qu'à l'affirmation, bien que le contexte, la situation, la progression scénique s'opposent ici à toute méprise; mais la musique supprime la possibilité d'un doute.

Le mouvement mélodique de la phrase: « Siegmund suis-je!» est d'un caractère affirmatif absolument irrésistible, et nul auditeur ne s'y trompera.

Une autre raison se lie aux précédentes; elle touche à l'essence même du rapport entre le poème et la musique. Si l'accord de la traduction avec le texte littéraire exige la plus grande liberté syntactique compatible avec l'existence de la langue et sa clarté, l'accord avec le texte musical l'exige pareillement. Que l'on étudie la question expérimentalement ou *a priori*, il est impossible de se conformer aux accents expressifs musicaux, au mouvement musical, à l'effet musical, si l'on ne sait rapprocher la construction des phrases et périodes, dans la traduction française, de la construction des phrases et périodes wagnériennes. Le secret de la déclamation expressive chez Wagner, de l'équilibre entre l'élan lyrique et la précision dramatique, de l'alliance entre la justesse de l'accent ou le naturel du discours et la vigueur du style musical, la puissance du motif, la plénitude de l'effet, tout cela s'explique en grande partie par cette loi: *la construction de la période musicale chantée coïncide avec la construction de la période poétique.* Loi fondamentale, évidente dès qu'on y veut bien réfléchir, loi que Wagner lui-même a indiquée dans la *Lettre sur la musique* (à propos de *Tristan*), et dans *Opéra et Drame*. Si donc le traducteur écrit une version vraiment *adaptée à la musique*, il ne lui suffit pas d'avoir une syllabe pour chaque note, ni d'obtenir la correspondance des valeurs prosodiques et des valeurs rythmiques: *il faut encore que sa phrase et sa période, dans les limites du possible, soient construites comme la phrase et la période du texte original.*

Je dirai peu de chose du vocabulaire, malgré l'importance de la question. Dans *l'Anneau du Nibelung*, les radicaux figurent en quelque sorte les principes élémentaires du drame, ses idées

directrices. Notre langue ne se prête guère à de telles combinaisons; celles du moins que l'on pourrait proposer ne correspondraient point aux analogies, oppositions et dérivations des vocables où s'exerce la poétique wagnérienne. Cependant le traducteur devra choisir, pour ne pas être en contradiction avec l'auteur, des mots simples, primordiaux pour ainsi dire, en évitant ceux qui n'ont pas la «couleur» du sujet, qui évoquent d'autres catégories d'idées, ou qui appartiennent à un autre vocabulaire. Par exemple, dans toute *la Walkyrie*, Wagner n'emploie le mot *Seele (âme)* qu'une seule fois. Malgré mes efforts, je n'ai pu être aussi rigoureux, mais ce mot *âme* ne figure plus dans ma traduction que trois ou quatre fois. De même, les mots *sort* et *destin* ne doivent pas être employés dans *la Walkyrie* avec leur sens supérieur et absolu (comme les traducteurs ont fait jusqu'à présent), car ils exprimeraient une idée différente de celle de Wagner; ils serviront seulement comme correspondants au mot *Loos*, pour exprimer un ordre promulgué par les dieux.

Dans le *Liebeslied* de Siegmund, j'ai adopté le genre féminin pour le mot *amour*, m'autorisant de nombreux exemples, dont plusieurs empruntés à nos classiques. Cet emploi momentané du féminin est absolument nécessaire: faute de l'admettre, les comparaisons entre Siegmund et le Printemps, entre Sieglinde et l'Amour, perdent toute espèce de signification.

Je n'ai pas traduit les noms tels que *Wehwalt*, *Frohwalt*, *Friedmund*, *Nothung*, pour des raisons musicales et des raisons poétiques. En effet, j'ai pu ainsi les laisser presque toujours à leur place, avec leurs valeurs rythmiques, leurs correspondances et leurs oppositions. De plus, je gardais ainsi des sonorités caractéristiques, qui produisent en certains cas un grand effet, par exemple dans l'invocation de Siegmund au glaive. Enfin, si l'on

traduit *Friedmund*, il faut traduire *Siegmund*, qui lui répond exactement, et, d'une manière générale, tous les noms propres, parti que nul n'osera conseiller. On m'objectera peut être que *Nothung*, *Wehwalt*, etc., ont des significations qu'il est nécessaire d'expliquer; à ce compte, il en est de même de *Wotan*, de *Siegfried* — expliqué par la prophétie de Brünnhilde à Sieglinde — de *Brünnhilde* aussi, car Wotan insiste sur le sens de ce nom, lorsqu'il interpelle sa fille au troisième acte (*Du, der ich Brünne*, etc). Or, écoutant, lisant, ou traduisant Sophocle, nous n'avons aucune envie de remplacer le nom d'Œdipe par celui de « Pieds-enflés »; pourquoi en agir autrement avec Wagner? Que ceux qui veulent pénétrer la signification de l'œuvre dans tous ses détails apprennent le sens de chacun des noms choisis par le poète-musicien, rien de mieux; mais ces âpres noms légendaires, laissons-les sonner fièrement dans le texte chanté, sans leur chercher de lourds et gauches équivalents(1). Imbu de ce principe, qu'ont approuvé des juges compétents en la matière, j'ai respecté les noms propres wagnériens jusque dans leur orthographe(2); leurs pluriels (*Wälsungen*, *Walküren*, etc.) sont également restés ce qu'ils sont en allemand, ce qui est logique, et ce que justifie d'ailleurs un précédent connu, le pluriel *Nibelungen*, forme universellement adoptée. Une seule exception a été faite: elle concerne le surnom *Wolfe (Loup)*, que porte Wälse, c'est-à-dire Wotan, lorsqu'il parcourt les bois avec son fils Siegmund. Je ne l'ai consentie qu'à regret; mais ne pas traduire ce nom,

---

(1) On trouvera le sens de ces noms dans les notes qui suivent la préface.

(2) Wagner ayant quelquefois écrit, dans *la Walkyrie*, *Brünnhild'* et *Niblung*, au lieu de *Brünnhilde* et *Nibelung*, j'ai cru devoir user de temps en temps de cette facilité.

ç'eût été rendre inintelligible tout le récit de Siegmund, au premier acte de *la Walkyrie*.

Ayant adopté et appliqué cette méthode, après une longue étude de la question, j'espère être parvenu, tout en respectant scrupuleusement la musique, à faire pressentir dans ma traduction la langue particulière du poème original, cette rude langue du *Ring*, aux raccourcis rapides, simple et puissante, nerveuse, concentrée, d'accent farouche et de sauvage énergie.

TEXTE RIMÉ OU TEXTE RYTHMÉ. — PROSODIE.

L'habitude, en France, est de rimer les poèmes destinés à être mis en musique. Il est naturel, étant donnée la faible inégalité d'accentuation des syllabes (les syllabes dites muettes exceptées), que l'on ait longtemps considéré la rime comme le seul moyen de déterminer pour l'oreille les mètres employés, car elle isole les vers et rend leur loi plus apparente. Mais le discours musical se faisant de plus en plus libre à mesure que la symphonie dramatique s'enrichit davantage et s'affranchit mieux des formes convenues, on commence à douter de cette obligation. D'autre part, la rime gêne évidemment le traducteur en son désir de littéralité et son respect de la musique: s'il conserve la rime, il se heurtera même à de vraies contradictions au point de vue de la prosodie musicale, à moins d'adopter un système de rimes identique à celui de l'auteur — tour de force qu'on ne peut réaliser qu'accidentellement, et dans les pages où la précision du discours, la rigueur de la littéralité, ne sont pas absolument nécessaires. Or, si le poème original n'est pas rimé, la difficulté supplémentaire

qu'introduit la recherche de la rime, déjà fâcheuse dans la plupart des cas, devient totalement illogique et nuisible. Pourquoi donc l'ajouter à celles qui sont inévitables?

L'Anneau du Nibelung n'est pas rimé. Ce quadruple drame est la seule œuvre de Wagner d'où la rime soit complètement absente. Il y a là une intention formelle du poète-musicien. C'est gravement la méconnaître que de persévérer dans une forme contradictoire avec celle qu'il a choisie. Traduisant *la Walkyrie*, j'ai donc renoncé à la rime.

En ce qui concerne la prosodie, je me suis efforcé d'obtenir, en respectant le texte musical, une déclamation logique, juste d'expression, conforme à l'accentuation correcte que veut la langue. On pourra signaler, il est vrai, quelques passages où, forcé de garder un rythme musical puissamment caractéristique, j'ai fait légèrement fléchir mes principes en matière de déclamation; mais les très rares libertés que je me suis permises sont peu de chose au prix des licences que s'accordent journellement nos compositeurs, qui cependant mettent en musique leur propre langue, et sont libres de leurs formes(1). Ce que sûrement l'on remarquera, et ce que j'ai d'ailleurs voulu, c'est une énergie inacoutumée d'accentuation, un contraste prosodique très marqué entre les fortes et les faibles, les longues et les brèves. La mélodie vocale wagnérienne m'amenait à ce contraste, et je l'aurais encore accusé, si cela eût été possible, en haine de la plate déclamation par valeurs égales

---

(1) Par exemple, en la scène III du troisième acte, il y a un passage où le mot *ôter* occupe les deux premiers temps de la mesure, la première syllabe se trouvant sur le premier temps, bien que l'accent tonique donne plus d'importance à la deuxième. Mais cette licence est excusable ici (où la mesure à quatre temps est assez lente), étant donné qu'*ôter* a réellement *deux* syllabes accentuées.

qui sévit si tristement dans nos opéras et drames lyriques contemporains.

Les noms propres conservés dans ma traduction comptent prosodiquement avec leur accent tonique original, lequel, on le sait, est inverse du nôtre. Ainsi, dans *Wotan*, *Siegmund*, *Walhall*, *Wälsung*, *Brünnhilde*, *Hunding*, etc., la première syllabe est la syllabe *forte*, accentuée; c'est elle que Wagner place sur le temps fort, ou tout au moins sur la partie forte du temps. *Il faudra donc prononcer à l'allemande ces différents noms* [1]. Ce parti offre l'avantage de garder aux noms germaniques leur couleur, leur aspect, leur sonorité véritables, au lieu de les défigurer ridiculement. Il m'a permis de leur laisser aussi presque toujours la place qu'ils occupaient dans le texte de Wagner, par conséquent leur valeur rythmique, leur rôle poétique, leur accent expressif.

Je n'ai pas rigoureusement évité l'hiatus. Telle qu'elle existe en effet dans notre versification, la règle de l'hiatus est manifestement arbitraire, car elle autorise dans le corps de certains mots des rencontres de voyelles aussi dures, sinon plus, que celles qu'elle interdit entre deux mots. D'ailleurs, au point de vue de l'oreille, je trouvais inutile d'introduire une limitation que Wagner n'a pas admise, et l'effet musical devait diriger toutes mes considérations prosodiques. Cependant je n'ai pas affirmé systématiquement ce droit aux rencontres de voyelles, et ne l'ai voulu exercer qu'à bon escient, en des occasions assez peu nombreuses.

Les mots tels que *duel*, *hier*, que nos poètes français font monosyllabiques ou dissyllabiques suivant les circonstances, portent, dans la présente

---

[1] Il n'est pas plus difficile à nos chanteurs de prononcer ces noms avec l'accent tonique allemand que de prononcer à l'espagnole dans *Carmen*, ainsi qu'ils ont coutume, des noms tels que *Escamillo* ou *Carmencita*.

version, sur *une seule note.* Certains autres mots, *ruine* entre autres, sont comptés comme trissyllabiques par les versificateurs; mais cette quantité convenue est en désaccord avec l'habitude du langage courant; je n'ai pas hésité, dans la mélodie chantée, à traiter *ruine* comme un dissyllabe, que l'élision de l'*e* final peut faire souvent compter comme monosyllabe. De même, j'ai considéré *lien* comme un monosyllabe.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, les vers de *l'Anneau du Nibelung* ne sont pas rimés. Ce sont des vers métriques, mesurés par le nombre des accents *forts.* Les «petits vers» ont deux accents; les «grands vers» en ont trois principaux. La traduction, une fois terminée sur la partition, a pu être mise en regard du texte littéraire, et, vérification intéressante, se décomposer en vers rythmiques, *équimétriques* des vers allemands. Pour bien juger de cette *équimétrie*, il faut remarquer cependant que la dernière syllabe d'un «petit vers» du texte original ne termine aucunement le sens, et que maintes fois deux de ces «petits vers» sont chantés d'un trait, sans césure marquée, formant ainsi, au point de vue vocal, un seul grand vers à quatre accents. Je n'ai pas toujours pu séparer mes deux vers métriques à la même syllabe que les deux vers wagnériens correspondants: en ce cas, c'est le nombre total de syllabes compris dans les deux vers, et la répartition des accents forts, qui prouvent l'exacte correspondance prosodique de la traduction avec l'original. L'on doit tenir compte aussi des élisions de voyelles dans un même membre de phrase (1). A ce sujet, j'ajouterai que j'ai suivi la logique musicale et

---

(1) Par exemple, voici trois vers du deuxième acte:
Was so schlimmes
schuf das Paar,
das liebend einte der Lenz?

grammaticale, plutôt que les règles traditionnelles de versification qui exigent l'élision d'une voyelle entre deux mots séparés par une virgule. Enfin, il convient de pas oublier que certains vers du poème allemand imprimé contiennent une syllabe de plus ou de moins que ces vers sur la partition; il y a même des substitutions et interversions plus importantes entre ces deux textes; la traduction ayant été faite sur la partition et pour la partition, il ne faudra pas s'étonner, à la lecture, de ces très rares désaccords, uniquement apparents.

RESPECT DU TEXTE MUSICAL.

Le texte poétique ne se présentant dans le drame que sous sa forme mélodique chantée, c'est cette mélodie vocale que l'on doit considérer comme sa forme vivante, active, en quelque sorte plastique. La seule chose qui puisse atténuer parfois — et combien rarement! — cette soumission complète du traducteur à la musique, c'est l'obligation de toujours demeurer intelligible. Si, après de multiples efforts, il ne peut conserver le texte musical en son absolue rigueur, il devra n'y

---

Ils sont traduits par ces trois vers rythmiques:

De quel crime
est-il chargé,
le couple uni par l'Avril?

A la fin du mot *crime*, il y a élision de l'*e* muet avec le mot suivant, *est;* c'est donc à ce mot — combiné avec la finale de *crime* — que correspond la finale faible de *schlimmes;* par conséquent, l'accent fort qui porte sur *schuf* se trouve correspondre exactement à l'accent fort du mot français [illegible]

toucher qu'avec une extrême prudence, *en respectant les rythmes.*

Ces modifications légères, je ne les ai souffertes qu'en de très rares passages, ceux où le dessin chanté n'est pas déterminé par des nécessités musicales — telles que les correspondances rythmiques, les imitations mélodiques, les phases régulières d'un développement ou d'une variation du motif — mais uniquement par la quantité syllabique du texte. De toute manière, et spécialement lorsqu'un thème significatif s'affirme à la voix, il faut éviter absolument les additions, ou du moins les réduire, si elles sont reconnues indispensables, à de simples notes prosodiques correspondant le plus possible à des syllabes muettes. Ces muettes, à condition d'être prononcées naturellement — c'est-à-dire comme dans le langage ordinaire, sur des valeurs minimes et non accentuées — n'altèrent pas sensiblement la phrase mélodique (1). Il serait à souhaiter que nos chanteurs perdissent la déplorable habitude (à laquelle les incite l'incorrecte prosodie chère à certains musiciens) de s'étaler sur les désinences féminines des mots, au point d'en changer complètement l'aspect.

Lorsqu'une de ces syllabes muettes m'a forcé d'ajouter une note prosodique, j'ai donné ou refusé à cette note, suivant les cas, une valeur musicale mesurable, me réglant tantôt sur la présence ou l'absence d'une consonne avant l'*e* muet, tantôt sur le caractère plus ou moins accentué de la déclamation. Par exemple, dans le langage

---

(1) A l'audition de fragments considérables de la traduction présente, j'ai constaté expérimentalement que les altérations très légères et très rares du texte musical dont je n'avais pu me dispenser demeuraient inaperçues de personnes qui cependant savaient le texte original par cœur, et cela parce que ces petites altérations laissaient intactes les formes musicales.

courant, et même dans la récitation dramatique, personne ne prononcera jamais l'*e* final du mot *épée*; je n'ai donc jamais marqué une valeur musicale pour cet *e* muet, et le mot *épée* a été considéré par moi comme un dissyllabe pur et simple. En d'autres circonstances, lorsqu'il faut seulement faire sentir la désinence féminine d'un mot sans aucun arrêt mesurable de la voix, cette désinence aura sans doute une note correspondante, mais figurée par une «petite note», ou bien par une note ordinaire *liée* à la précédente, qu'ainsi elle se borne à compléter. D'autres fois enfin, j'ai dû procéder par valeurs mesurables et distinctes. Mais, je le répète, ces notations diverses ont toujours été choisies d'après le caractère de la déclamation, son accent, et la nature du dessin mélodique.

En un très petit nombre d'endroits, j'ai ajouté des notes plus importantes que celles dont il vient d'être question. Par exemple, à la page 82 du poème (ligne 27), j'ai ajouté deux notes, empruntées au dessin des altos, cors et bassons, en m'autorisant des modifications diverses subies par cette même mélodie aux précédents passages: l'obligation de traduire les belles paroles de Wotan, qui se rappelle les jours où Brünnhilde chevauchait près de lui, m'a contraint de procéder de la sorte; du moins je n'ai pas encore aperçu la possibilité de mieux faire. A la page 83 (ligne 3): « Qu'un Homme ici t'éveille seul ! » la mélodie vocale est en grande partie doublée par la trompette basse et les cors, qui l'exposent en sa véritable intégrité thématique; j'ai emprunté, en tout et pour tout, une note à cette mélodie instrumentale pour en compléter la phrase chantée par Wotan. On conviendra sous doute que ces très rares licences — que je me suis vainement efforcé d'éviter — ont peu de rapports avec les altérations continuelles, foncièrement antimusicales, que l'on rencontre à

chaque instant dans la traduction employée jusqu'ici.

Au contraire de l'exemple donné par les tradnctions précédemment en usage, il a été tenu le plus grand compte de la ponctuation harmonique (cadences imparfaites, demi-cadences, cadences rompues, préparations, résolutions, etc.). Si je n'insiste pas sur ce point, c'est que la nécessité de se conformer, en traduisant, à la marche exacte de l'harmonie, est implicitement contenue dans la loi énoncée plus haut de l'accord entre la construction poétique et la construction musicale.

Les accents musicaux expressifs n'ont pas été moins respectés. Leur étude montre jusqu'à l'évidence l'obligation de la plus grande littéralité possible, car c'est là qu'apparaît clairement l'identité du problème musical et du problème poétique, en ces questions de traductions chantées : les mots décisifs portent sur les notes où le rythme se marque, les correspondances d'expressions et d'idées sont soulignées par des correspondances musicales; si le poète insiste et redouble, le musicien insiste et redouble également. Ainsi du passage où Brünnhilde obéit tristement à l'ordre paternel : «*Schwer wiegt mir der Waffen Wucht!*» Ainsi encore de l'invocation de Siegmund à l'Epée. Plus d'une fois, l'imitation mélodique d'une figure de notes accuse la répétition d'une idée, ou l'exacte correspondance de deux membres de phrase au point de vue du discours logique, par exemple dans la réponse de Hunding à Siegmund (acte I, scène II) : « *Dess' Dach dich deckt, dess' Haus dich hegt*». Autant d'intentions expresses du poète-musicien, intentions qu'il est peut-être nouveau, mais sûrement nécessaire de chercher à respecter.

ALLITÉRATION. — SONORITÉ.

Si, dans *l'Anneau du Nibelung*, le poème de Wagner demeure purement métrique, il a cependant des correspondances de sonorités qui remplacent les rimes absentes et lui donnent une couleur toute spéciale. D'un bout à l'autre, il est soumis à *l'allitération*.

L'allitération consiste en des répétitions de lettres identiques — presque toujours des consonnes — ou en la correspondance de syllabes analogues. Des sonorités très voisines, souvent exactement semblables, se reproduisent ainsi, de manière à frapper l'oreille et à rendre les rythmes poétiques plus apparents. De cette allitération (en allemand *Stabreim*) Wagner a tiré des effets extrêmement variés.

Fallait-il conserver l'allitération wagnérienne dans la traduction française? Cela était-il utile, ou seulement possible?

Conserver exactement les allitérations du poème original n'était ni utile ni même possible. Wagner a poussé fort loin l'allitération, parce que la langue allemande se prête mieux qu'aucune autre à une accentuation très énergique, parfois très rude: elle admet des répétitions, des accumulations extraordinaires de consonnes, que nous pourrions malaisément tolérer. De plus, et surtout, Wagner exprime, par les oppositions et correspondances des radicaux comme de leurs dérivés, les principes dominants, les forces primordiales qui dirigent son drame. Ces puissants monosyllabes, *Neid*, *Noth*, *Wal*, et bien d'autres, se répercutent en des séries nombreuses de mots, et l'allitération devient, dans le poème, un admirable moyen de signification. Mais, dans notre langue, l'accentuation générale des mots est moins forte, et les rappels

de radicaux sont beaucoup moins sensibles; en outre, les chaînes de dérivés et d'analogues, au double point de vue étymologique et phonétique, ne se correspondent pas du tout en français et en allemand. On ne saurait donc tenter de reproduire l'allitération wagnérienne, telle qu'elle existe dans le poème original.

Il demeure cependant possible, et souvent utile, de rappeler pour l'oreille, dans une mesure variable, cette allitération originale, c'est-à-dire de ne point éviter, de rechercher même, les analogies et les symétries sonores, autant que le permet la nature de notre langue. Cette allitération facultative a plusieurs avantages. En premier lieu, elle donne à la traduction un caractère spécial, déterminé, une volonté d'art; en second lieu, elle accentue les rythmes, souligne et renforce les significations expressives, accuse la concision et la vigueur du texte, rend la sonorité du langage plus énergique, plus matérielle, plus active. Elle indique à l'interprète les effets qu'il devrait obtenir; elle le conduit à la justesse, à l'énergie de la déclamation wagnérienne. Par elle enfin, un reflet subsiste de la forme de versification adoptée par le poète-musicien; quelque chose reste, parfois, dans l'union de la parole et de la note, de ce qu'on pourrait appeler la couleur phonétique de la mélodie vocale. On trouvera donc, en mon texte: tantôt l'allitération véritable, comme à ce passage, *La fleur se fane — le feu s'éteint;* tantôt des analogies de syllabes ou de mots symétriquement placés, comme *Amour* et *Avril (Liebe und Lenz)*; tantôt une « couleur » spéciale de consonnes et des renforcements d'accent.

Tel est le système dont j'ai usé, bien qu'avec une liberté fort grande, car, à ce désir de la couleur sonore des mots et des phrases, je n'ai sacrifié aucune des considérations exposées plus haut. J'ajouterai que j'ai volontairement multiplié les

consonnes, fortifié leur importance, recherché même leurs rencontres, aux passages de déclamation dramatique où Wagner avait agi dans ce sens. C'est en effet par les consonnes plus que par les voyelles qu'un texte chanté devient intelligible à l'auditeur; de plus, je me conformais ainsi aux caractères expressifs de la déclamation, tels que Wagner les a réglés. Il faut donc bien comprendre que les passages où les consonnes sont particulièrement nombreuses — passages qui peuvent sembler étranges à la lecture et inquiétants pour le chanteur — ont été expressément écrits en vue du chant, et doivent être, non pas escamotés, mais au contraire accentués.

Avril 1894.

PRÉFACE

DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

Depuis le jour où les lignes qui précèdent ont été écrites, les traductions nouvelles que j'ai tentées ont subi l'épreuve de la lecture, l'épreuve aussi de l'essai public, au concert. Des fragments des *Maîtres Chanteurs*, de *l'Or du Rhin*, de *Siegfried*, du *Crépuscule des Dieux* ont été exécutés — je cite par ordre chronologique — aux concerts d'Harcourt, Lamoureux et Colonne.

Plein de confiance en la justesse, en la nécessité même de la méthode que j'avais définie et appliquée de mon mieux, je n'étais cependant pas sans inquiétude, avant ces essais, sur l'accueil qu'y pouvait faire le public, public fort éclairé sans doute, mais que ces versions risquaient de surprendre par le caractère inaccoutumé de leur langue, et la forme très elliptique, très hardie, un peu archaïque, des constructions qu'elles renferment. Le résultat — constaté par la presque unanimité de la critique musicale — a dépassé toutes mes espérances.

Un tel accueil, et davantage encore l'encouragement que j'avais reçu des héritiers de

Richard Wagner [1] et des commentateurs les mieux autorisés du maître, me créaient le devoir de pousser plus avant l'approximation obtenue. Au milieu des jugements bienveillants prodigués à mon effort, des critiques avaient été formulées; j'ai tâché de les mettre à profit. Je n'ai négligé, parmi ces objections, que celles qui dénotaient une connaissance par trop insuffisante des trois langues nécessaires, je ne dis pas pour résoudre le problème, mais pour l'aborder utilement, à savoir l'allemand, la musique, et — le français...

Qu'il me soit permis de remercier ici, une fois de plus, non-seulement les personnes qui m'ont encouragé, mais encore celles qui ont bien voulu préciser leurs objections, motiver leurs critiques: je leur dois un surcroît de zèle, une confirmation indirecte de l'idée qui a dirigé mes recherches, de nombreux perfectionnements de détail, et plusieurs améliorations très importantes.

Certaines de ces personnes sont déjà nommées dans la préface de la première édition: ce sont les héritiers de Wagner lui-même et M. H. S. Chamberlain; parmi les autres, j'adresse ici un remerciement tout spécial à M. le baron Hans von Wolzogen, à M. Wolfgang Golther et à M. Albéric Magnard. Je leur sais gré, non-seulement des renseignements que j'en reçus et des observations qu'ils me firent sur tel ou tel mot,

---

[1] Au lendemain du procès absurde que les héritiers de M. Wilder ont intenté aux héritiers de Wagner et qu'ils ont naturellement perdu, je tiens à renouveler ici la déclaration publique que je fis bien *avant* ce procès, dans le *Figaro* du 16 mars 1894. Les héritiers de Wagner ne se sont liés vis-à-vis de moi, pour l'avenir, par aucune espèce d'engagement: je ne leur en ai d'ailleurs point demandé. En m'encourageant, ils encouragent simplement, d'où qu'elles viennent, les tentatives faites pour exprimer en français, le mieux ou le moins mal possible, le *Wort-Ton-Drama* de Wagner, c'est-à-dire sa création dramatique, à la fois poétique et musicale.

telle ou telle tournure, mais encore et surtout d'avoir stimulé mon désir de serrer de plus en plus le sens et la forme du texte original.

D'autres traductions, «adaptées à la musique», ont également paru depuis la publication du présent volume, s'inspirant plus ou moins des principes exposés ici. De quelque façon qu'on les apprécie, elles témoignent de la nécessité où tous les traducteurs se trouvent désormais de chercher à obtenir une fidélité beaucoup plus grande que celle admise par leurs prédécesseurs. Elles prouvent donc, elles aussi, l'exactitude et l'opportunité de la méthode que j'exposais à cette même place il y a plus de deux ans.

* * *

Dans le travail de révision que je viens de terminer, je me suis principalement attaché à réaliser les *desiderata* suivants, par rapport à la première édition :

1° Etre plus littéral encore, quant à l'idée et à la langue de Wagner.

2° Supprimer encore, de ci et de là, quelques notes, peu importantes du reste, que je m'étais cru obligé d'ajouter au texte musical.

3° Perfectionner, partout où je le pouvais, la valeur *vocale* du nouveau texte français, tant au point de vue des sonorités qu'à celui des respirations — questions dont je m'étais d'ailleurs préoccupé avec l'attention la plus soutenue, dès l'établissement du texte qui servit à la première édition.

4° Diminuer encore, d'une manière générale, l'importance des syllabes muettes ou désinences féminines, en leur ôtant, le plus souvent possible, toute durée musicale mesurable. Dans un très grand nombre de cas — lorsqu'elles terminent un membre de phrase, ou sont suivies, soit d'une vir-

gule, soit d'un signe musical de silence, soit d'une respiration nécessaire au chanteur — elles n'ont plus désormais de note correspondante, sauf quand le caractère de la déclamation, la nature des consonnes qui les précèdent (surtout les consonnes doubles, la deuxième étant un *r*), ou tel effet musical voulu par Wagner, m'ont paru exiger la présence de cette note. En d'autres termes, j'ai cru devoir user de la liberté que l'on a dans le langage courant et même dans la poésie déclamée, de faire plus ou moins sentir, suivant les cas, les désinences féminines des mots; mais j'ai nettement accusé la tendance qui s'affirme déjà dans la première édition, et qui pousse à la suppression de toute durée sensible pour les syllabes muettes, assimilées purement et simplement aux consonnes finales sonores qui terminent un grand nombre de mots allemands. La déclamation devient ainsi plus libre, plus vivante, plus juste, plus conforme à celle qu'emploie Richard Wagner.

5° Etablir des *variantes*, qui, pour certains passages, donnent au lecteur et au chanteur le choix entre deux versions voisines. En effet, dans bien des cas, deux leçons peuvent être à peu près équivalentes. Par exemple, toutes deux seront suffisamment fidèles; mais aucune n'aura pu rendre toute la pensée de Wagner, puissamment concentrée en quelques mots: la première exprimera l'une des faces de cette pensée, la seconde en traduira plutôt l'autre face . . . Ou bien encore, l'une des deux leçons vaudra par telle ou telle qualité littéraire; l'autre, moins heureuse sous ce rapport, sera plus vocale, permettra mieux au chanteur d'atteindre à la vérité expressive.

*
* *

Sur la question des noms propres allemands, la majorité des Wagnériens versés dans l'étude de

l'Anneau du Nibelung s'est prononcée dans le même sens que moi, estimant qu'*il vaut mieux ne pas les traduire.* Cependant un critique a paru croire, bien à tort, que j'avais pris ce parti à seule fin de simplifier ma tâche; quelques autres ont regretté qu'il fallût recourir aux notes pour avoir le sens de ces noms propres, dont la signification est à coup sûr très importante. Je pourrais les renvoyer à la préface de la première édition, où sont exposés des arguments qui, je le crois, demeurent solides; mais, pour leur donner satisfaction dans la mesure du possible et pour éviter que certains directeurs de théâtre ou certains interprêtes, gênés par des noms propres allemands, ne les traduisent au hasard, j'ai donné, en *variantes*, des traductions équirythmiques de ces noms propres. *Wehwalt*, si l'on veut à toute force le traduire, sera donc remplacé par *Peine*, *Frohwalt* par *Liesse*, *Friedmund* par *Trève.*

Je n'ai pas donné, en *variantes*, mais je signale ici d'autres équivalents, formés à la manière des noms et surnoms de notre moyen âge, et que l'on pourrait à la rigueur employer, à condition de ne point reculer devant l'archaïsme de la couleur et de consentir à *sacrifier complètement, dans le chant, les désinences féminines:* ce seront *Deuil-mène* pour *Wehwalt* et *Joie-mène* pour *Frohwalt.* Il serait d'ailleurs possible d'en trouver d'autres (par exemple *Mauchef*, etc.), en continuant à chercher dans cette voie. (1)

Pour *Nothung*, comme pour les autres noms,

---

(1) Aux personnes que l'archaïsme n'effraye point, j'indique deux monosyllabes français, empruntés à la langue française du moyen âge, qui seraient particulièrement commodes pour traduire les deux monosyllabes allemands *Schwert* et *Schild.* C'est *branc (épée, glaive)* et *targe (bouclier, écu)*, en ne comptant pas la syllabe muette. Il n'est pas très difficile de modifier en conséquence les vers où ces deux mots pourraient figurer.

je crois préférable de ne pas traduire: tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre de Wagner savent ce que ces désignations signifient. En vue du cas défini plus haut, j'ai donné cependant, en *variante*, la traduction équirythmique *Presse*, indiquant à la fois l'idée de hâte, de nécessité urgente, et l'idée de péril, de détresse, de lutte. On peut aussi proposer *Aide*, *Sauve*, *Urge*, *Hâte*, *Affre*, etc.; mais *Presse*, entre toutes ces approximations plus ou moins justes, me paraît encore la meilleure et la plus vocale. Quant à *Urgence*, *Angoisse*, *Détresse* — traductions évidemment plus fidèles —, il faudra, si on les emploie, ajouter chaque fois une note au texte musical, note d'élan indispensable pour la première syllabe de ces trois mots, et qui permettra de maintenir la syllabe accentuée — la deuxième ici — sur le temps fort ou sur la partie forte du temps. Mais, encore une fois, la seule solution logique et satisfaisante est la conservation des noms propres originaux.

* * *

Les lecteurs qui prendront la peine de comparer cette deuxième édition à la première pourront y constater un effort sérieux pour rapprocher davantage encore la version française du texte original.

Des juges comme M. M. Chamberlain, Félix Mottl, Edouard Schuré, qui voulurent bien il y a un an ou plus, me féliciter des résultats obtenus, estimaient qu'une fidélité plus stricte était à peu près impossible à atteindre: j'espère pourtant y être parvenu, m'appuyant sans cesse sur le principe qui m'a toujours paru capital en un travail de ce genre: *la coïncidence des accents expressifs*, c'est-à-dire *la coïncidence*, *dans le texte et dans la traduction*, *des syllabes accentuées des mots significatifs*. Bien que ce principe eût guidé mes re-

cherches dès le début, il m'a conduit à opérer des remaniements assez nombreux, au deuxième acte surtout. Peut-être serai-je amené à en faire d'autres; quoi qu'il en soit, le seul témoignage que j'aie le droit de me rendre, c'est de n'avoir rien épargné et d'être résolu à ne rien épargner encore pour faire passer, en ces nouvelles traductions françaises, la plus grande part possible de la pensée et de la langue de Wagner.

Septembre 1896.

NOTES.

(¹) Hunding. Ce nom signifie « Qui est de la race des chiens », « Fils de chien ». Il s'oppose au nom que prend Siegmund, *Wölfing*, « Descendant de *Wolfe* » (Loup), c'est-à-dire « Fils de loup », « Louveteau ». Le nom de *Hunding* a été emprunté par Wagner à la *Völsunga-Saga*.

(²) (⁵) Wehwalt. Ce nom, imaginé par Wagner, signifie « Qui est possesseur de la douleur », « Qui exerce la douleur » *(der das Weh' besitzt, der Wehwaltender)*, c'est-à-dire celui à qui la douleur est attachée, qui apporte et répand la douleur, qui, par son action, éveille la douleur. M. H. S. Chamberlain rapproche ingénieusement *Wehwalt*, et *Frohwalt* son analogue, du nom forgé par Wolfram von Eschenbach dans *Parzival*, « Repanse-de-Joie » (ce qui conduirait à prendre pour la traduction de *Wehwalt* — toute philologie mise de côté — un nom tel que « Repanse-de-Douleur »). On pourrait traduire *Wehwalt* par « Porte-Douleur », à condition de donner au verbe « porter » le sens indiqué plus haut, ou par « Apporte-Douleur ». Cette signification de *Wehwalt* est clairement précisée par le récit même de Siegmund au premier acte, en particulier par ces vers:

Gehrt' ich nach Wonne,
weckt' ich nur Weh'. —

(³) Friedmund. En vieux haut allemand et en moyen haut allemand, *mund* = *Hand*, c'est-à-dire « la main », et, par extension, protection, aide, possession, puissance, maîtrise; ce sens est demeuré dans *Vormund* et *Mündel*. M. Wolfgang Golther, docteur en philologie, professeur à l'Université de Rostock, — un maître en la matière — qui a bien voulu m'aider de ses conseils et de ses précieux éclaircissements dans l'interprétation exacte de ces noms wagnériens, traduit *Friedmund* par « Qui tient la paix » *(der den*

Frieden hält). C'est évidemment là le sens de ce nom, et la conclusion du récit de Siegmund confirme cette manière de voir:

Nun weisst du,
fragende Frau,
warum ich Friedmund nicht heisse!

(4) FROHWALT. La correspondance de *Frohwalt* avec *Wehwalt* rend son explication facile. *Frohwalt* signifie «Qui est possesseur de la joie» *(der die Freude besitzt)*, qui exerce la joie, qui la porte et la répand autour de lui.

(6) WÄLSUNG, fils de Wälse, descendant de Wälse.

(7) SIEGMUND. Ce nom, emprunté par Wagner aux cycles germaniques non moins qu'aux poèmes scandinaves, est formé comme *Friedmund*, mais avec un autre radical. *Siegmund*, d'après le sens de *mund* indiqué plus haut, est «Celui qui tient la victoire», «le Victorieux» *(der den Sieg hält, der Siegwaltender).*

(8) NOTHUNG. Nom donné par Siegmund à l'épée que Wotan lui réserve, épée forgée dans Nibelheim par les Nibelungen, dédaignée par les Géants lorsqu'ils réclament l'Or pour salaire du Walhall, et gardée par le maître des Dieux, qui en fait l'arme et la force des Héros qu'il suscite. Ce nom propre, analogue à quelques égards à d'autres noms de glaives légendaires (en France Durandal et Hauteclere, par exemple), a été inventé par Wagner en imitation de *Balmung*, l'épée de Siegfried dans le *Nibelungen-Nôt. Nothung*, nom dérivé de *Noth*, qui signifie détresse, péril, angoisse, besoin, circonstance difficile, misère, urgence, veut dire par conséquent «l'Epée de la Détresse», le glaive que l'excès de la détresse indique et fait conquérir, l'arme urgente, réclamée dans le péril, conquise par ce danger même et qui doit en délivrer. M. M. Catulle Mendès et Schuré ont ingénieusement traduit *Nothung* par «Urgence». Victor Wilder avait donné «Détresse»; traduction qui, par exception, est assez fidèle, mais qui exigeait l'adjonction d'une note d'attaque.

(9) SIEGLINDE. Observons d'abord que, dans la pensée de Wagner, ce nom de *Sieglinde* est avant tout l'appellation féminine correspondant au vocable masculin *Siegmund.* Je suis absolument d'accord avec M. H. S. Chamberlain lorsque celui-ci considère *Siegmund* et *Sieglinde* comme les deux formes masculine et féminine d'un seul et même nom, et lorsqu'il prend pour exemple, en français, *Victor* et *Victorine.* Les noms affirment ainsi, à chaque instant, l'origine commune des deux jumeaux, et l'entreprise de Wotan en eux

manifestée. Au point de vue du sens étymologique, *Sieglinde* — nom trouvé par Wagner aux mêmes sources que *Siegmund* — s'explique par le mot *Sieg* (victoire), et par le vieux haut allemand *linda*, signifiant le bouclier en bois [de tilleul], *der Lindenschild (der Schild aus Lindenholz)*. Cette interprétation est préconisée par M. W. Golther. *Sieglinde* signifie donc «la Victorieuse au bouclier», «la Femme au bouclier de victoire» *(die Frau mit dem Siegesschilde)*. Cependant il n'est pas impossible que Wagner, voulant exprimer avant tout le «féminin» de *Siegmund*, ait pensé au sens de l'adjectif *lind*, qui, en allemand moderne, évoque un sens général de douceur.

(10) Brünnhilde. Ce nom, commun au *Nibelungenlied*, à plusieurs autres poèmes germaniques et aux légendes norraines, est formé, étymologiquement, de deux mots: 1° *Brünne* = *Panzer* (cuirasse), en vieux haut allemand *brunnia*, en moyen haut allemand *brüne*, *brünne;* 2° *hilt* (en vieux haut allemand) = *Kampf* (combat, bataille). *Brünnhilde* signifie donc «la Combattante cuirassée», «la Guerrière à la cuirasse» *(die Kämpferin in der Brünne)*. On ne peut affirmer néanmoins que Wagner n'ait pas choisi, de son plein gré, une signification légèrement différente, où le mot *hilde* serait considéré comme une terminaison féminine générale, qui se retrouve en beaucoup d'autres noms, et qui évoque, par analogie avec *Huld*, *holde*, etc — bien que son origine soit véritablement *hilt* — une idée de grâce et de beauté. Ce qui porterait à le croire, c'est l'explication que Wotan semble donner de ce nom, lorsqu'il interpelle sa fille (acte III, scène II):

Hörst du's, Brünnhilde?
du, der ich Brünne,
Helm und Wehr,
Wonne und Huld,
Namen und Leben verlieh?

Brünne, *Helm und Wehr* se rapporte á la première partie du nom; *Wonne und Huld* doit vraisemblablement en interpréter la deuxième partie; *Namen und Leben* correspond au nom tout entier et à l'être même qui le porte.

(11) Gerhilde. Nom formé des deux mots *gêr* = *Speer* (lance, épieu, arme de hast; ce mot est constamment employé dans le *Nibelungenlied*), et *hilt* = *Kampf* (combat, bataille). *Gerhilde* est donc «la Porte-Lance», la Combattante à la lance» *(die mit dem Speer Kämpfende)*.

Ortlinde. Ce nom, dont M. W. Golther me paraît avoir définitivement fixé le sens, est formé de deux termes de

vieux haut allemand, *ort* = *Spitze* (pointe de lance ou de glaive), et *linda* = *Schild*, *Lindenschild*, *Schild aus Lindenholz* (bouclier de bois). *Ortlinde* est «la Combattante avec la pointe [de la lance] et le bouclier» *(die mit Spitze und Schild Kämpfende)*. — On trouvera aussi une interprétation très analogue de ces divers noms des Walküren dans le beau livre de M. E. Meinck sur «les sources scientifiques» de *l'Anneau du Nibelung*.

Waltraute. Le vieux haut allemand *Wal* signifie *die Kampftodten* (les guerriers morts en combattant), et *der Walplatz* (le champ de mort, le champ de bataille). Ce dernier mot, comme son équivalent *Walstatt*, est demeuré dans la langue courante. Wagner, qui utilise également *Wal* dans *Walhall*, *Walvater*, *Walküre*, a joué plus d'une fois sur ce mot *Wal*, de même sonorité que *Wahl* (choix), comme certains passages du deuxième et du troisième acte en témoignent (*Zu Walvater*, *der dich gewählt*, etc.); pour rendre ces intentions de l'auteur, il m'a fallu traduire quelquefois *Wal* par «choix» comme si Wagner eût écrit *Wahl*, en appliquant ce choix aux héros morts, aux guerriers tombés dans la lutte. S'autorisant de l'adjectiv *traute*, on pourrait voir en *Waltraute* celle qui est habituée au champ de bataille, à la mort des guerriers. Mais le sens exact du nom, au point de vue étymologique, n'est pas tout à fait celui-là. La deuxième partie de cette appellation vient de *drûta* = *die starke* (la forte, la puissante); du reste, M. Golther rappelle que l'*Edda* fait mention d'une Walkyrie nommé *Thrud; Waltraute* correspondrait donc à la forme primitive *waledrûta*, et signifierait «la Forte sur le champ de bataille», «la Puissante sur la mort des héros» *(die auf der Wal starke)*.

Schwertleite. Ce mot est un terme de chevalerie, en moyen haut allemand *swertleite* = *Schwertführung* (conduite du glaive, action de porter et de diriger l'épée). L'expression *daz swert leiten (das Schwert führen)* exprimait l'action d'armer un chevalier. Wagner en a fait un nom propre, signifiant «Celle qui tient et dirige l'épée». Dans son beau livre, *le Drame musical*, M. E. Schuré avait déjà donné Conduirépée comme nom propre équivalent.

Helmwige. *Helm* désigne le casque (d'où notre mot «heaume»); quant à *wig*, ce vieux mot signifie «combat» *(wîg = Kampf)*. Mais Wagner a-t-il pensé au verbe *wiegen* (bercer, balancer)? En tout cas, se tenant au point de vue étymologique, il faut traduire *Helmwige* par «Celle qui combat avec le casque» *(die im Helm Kämpfende)*.

Siegrune. En vieux haut allemand, *rûna* désigne le charme des runes, la puissance des runes *(der Runenzauber)*; quant au mot *Sieg*, il se traduit immédiatement par «vic-

toire». *Siegrune*, par conséquent, est «Celle qui sait les runes de victoire, les paroles qui annoncent la victoire ou le charme qui la fixe» *(die Siegraunende)*.

GRIMGERDE. Le sens ordinaire de *Grim (Grimm)* est «colère», «fureur». *Gerd* est une terminaison commune à beaucoup de noms féminins, dans les vieux langages du Nord; plus tard, en Allemagne, elle a pris la forme *gard (Hilde—gard)*, qui est demeurée dans Hildegarde, Hermengarde, etc. Si on interprète donc *Gerd* comme une désignation générale, un nom de femme, *Grimgerde* signifiera «la Gerd irritée», «la Gerd furieuse». D'autre part, M. Golther et M. Chamberlain rappellent que *grîma*, dans l'ancienne langue germanique, signifie «casque», et M. Golther montre que l'on peut identifier ainsi le nom de *Grimhild*, par exemple, avec cet autre nom, *Helmwige*. D'où une deuxième interprétation de *Grimgerde*, qui rendrait ce nom très voisin de *Helmwige*, de même qu'*Ortlinde*, au point de vue de la signification, est très proche de *Gerhilde*.

ROSSWEISSE. Nom créé par Wagner, qui a librement interprété le nom propre bas allemand *Roswit*, faisant correspondre *ros* à *Ross* (cheval de guerre), et *wît* (en moyen haut allemand *wîz*) à *weiss* (blanc); en réalité, si l'on remonte aux origines, c'est l'ancien nom *Hrotswitha* ou *Rotswitha*, qui, d'après M. Golther, apparaît comme prototype de *Rossweisse;* ce nom se compose de *hrod = Ruhm* (gloire, renommée), et de *swîth = stark* (fort, forte); d'où sa signification primitive. Wagner a voulu dire, par *Rossweisse*, «Celle qui chevauche le coursier blanc».

(12) SIEGFRIED. Ce nom, emprunté par Wagner aux nombreux poèmes et récits de la *Siegfriedssage* et au *Nibelungenlied (Siegfried* correspond au *Sigurd* de l'*Edda)*, signifie étymologiquement «la Paix par la Victoire» ou «la Paix dans la Victoire», de *Sieg* (victoire), et de *Friede* (paix). Mais *Friede*, comme l'observe M. G. S. Chamberlain, signifie aussi «sûreté», «sécurité» (d'où, aujourd'hui encore, le verbe *einfrieden*). Ce deuxième sens conviendrait mieux au nom que Wagner donne à son héros, et *Siegfried* signifierait alors «la Sécurité dans la victoire», car le fils de Siegmund est assuré de vaincre. Mais Wagner, selon moi, a choisi délibérément une autre signification, qui exprime mieux encore le caractère de Siegfried, car Brünnhilde s'écrie, au troisième acte:

Den Namen nehm' er von mir:
«Siegfried» — erfreu' sich des Sieg's!

Il confond volontairement, par l'analogie des sonorités, *Friede* et *Freude*, et fait de Siegfried «Celui qui se réjouit de la victoire», «le Joyeux dans la victoire».

PERSONNAGES.

SIEGMUND.
HUNDING.
WOTAN.
SIEGLINDE.
BRÜNNHILDE.
FRICKA.

Huit Walkyries.

ACTE I[er].

L'intérieur d'une habitation.

Au milieu s'élève le tronc d'un frêne puissant, dont les racines fortement saillantes vont se perdre au loin dans le sol; un toit de charpente divise la hauteur de l'arbre, séparant la cime du tronc; ce tronc et les branches qu'il étend traversent le toit en des ouvertures qui leur correspondent exactement; on devine la cime feuillue de l'arbre, élargie au-dessus du toit. Autour de la souche du frêne, qui en marque le centre, une salle d'habitation est construite; les murailles sont faites d'ais grossièrement équarris, que recouvrent de ci de là des pièces d'étoffe tissée. A droite, vers le devant de la scène, est placé le foyer, dont la cheminée monte vers le toit, sur le côté. Derrière le foyer se trouve une pièce analogue à une réserve aux provisions; quelques marches de bois y donnent accès; un rideau d'étoffe, fermé à demi, est suspendu à l'entrée. Au fond de la scène, la porte d'entrée de l'habitation, avec un léger loquet de bois. A gauche de cette porte, on va vers une pièce intérieure, à laquelle des degrés de bois conduisent également; du même côté, beaucoup plus en avant, une table avec un large banc qui tient à la muraille, et devant la table des escabeaux de bois.

Un court prélude orchestral de mouvement véhément et tempétueux sert d'introduction. Au moment où le rideau s'écarte, SIEGMUND ouvre de l'extérieur, en hâte, la porte de l'habitation, et entre. C'est le soir; violent orage, qui commence à se calmer. — SIEGMUND s'arrête un instant, la main sur le loquet, et explore du regard l'intérieur de l'habitation: il semble épuisé par un effort extrême; ses vêtements et son aspect montrent que c'est un fugitif. Comme il ne voit personne, il ferme la porte derrière lui, va vers le foyer, et là se jette accablé sur une couverture de peau d'ours.

SIEGMUND.

Ce seuil, quel qu'il soit —
là — je m'arrête . . .

Il s'affaisse à la renverse et reste quelque temps étendu sans mouvement. SIEGLINDE sort de la pièce intérieure. Ayant perçu du bruit, elle avait cru que son époux était rentré: son visage triste s'empreint d'étonnement lorsqu'elle voit un étranger étendu près du foyer.

SIEGLINDE
(encore au fond de la scène).
Un homme ici!
Je veux apprendre...
(Elle fait avec calme quelques pas vers lui.)
Qui vint ici
et gît près du feu?
(Comme SIEGMUND ne bouge point, elle s'approche encore de lui et l'examine.)
Longue route
a lassé son corps:
a-t-il perdu les sens?
est-il mourant? —
(Elle se penche davantage sur lui.)
Son souffle m'effleure;
il clôt les paupières...
fier semble l'inconnu,
bien qu'il cède au mal.

SIEGMUND
(levant soudainement la tête).
Une source! une source!

SIEGLINDE.
Cherchons l'eau fraîche!(*)
(Elle prend rapidement une corne à boire, sort de la maison, revient avec cette corne remplie d'eau, et la tend à SIEGMUND.)
J'offre à boire
à tes lèvres brûlantes:
l'onde — que tu voulais!

SIEGMUND boit, et lui rend la corne. Après qu'il l'a remerciée d'un signe de tête, il fixe son regard sur le visage de SIEGLINDE, avec une longue et croissante sympathie.

SIEGMUND.
L'eau de la source
m'a rafraîchi,
mon lourd fardeau
s'est allégé;
mon cœur est moins las,
mes yeux soudain
rouverts regardent ravis: —
qui vient ainsi m'assister?

(*) *Var.: Siegm.:* De l'eau, de l'eau! — *Siegl.:* J'apporte à boire!

SIEGLINDE.

Du lieu, de la femme,
est Hunding (1) maître, (*)
sois son hôte ce soir:
reste, il va rentrer.

SIEGMUND.

Seul et sans armes,
d'un tel blessé
ton époux n'aura crainte.

SIEGLINDE
(inquiète).

Blessé — oh! montre-moi vite!

SIEGMUND
se secoue et se lève brusquement de sa couche jusquà la position assise).

Le mal cède,
c'est trop d'en parler!
mes membres demeurent
fermes encor.
Si ma lance comme mon bras
eût gardé sa puissance,
je n'aurais jamais fui:
mais ma lance tomba rompue...
L'hostile meute
m'a poursuivi,
l'orage aux feux lourds
m'a brisé;
mais comme j'ai fui la meute,
toute peine m'a fui:
l'ombre couvrait ma paupière,
le jour me rit de nouveau.

SIEGLINDE
(a rempli d'hydromel une corne à boire, et la lui présente.)

Que cet hydromel
au flot mousseux
soit accepté de toi...

SIEGMUND.

Goûtes-le tout d'abord?

(*) *Var.:* Du toit, de la femme,
le maître est Hunding;

SIEGLINDE effleure le breuvage de ses lèvres, et le présente de nouveau à SIEGMUND; celui-ci en boit une longue gorgée: puis il l'éloigne vivement de sa bouche et rend à SIEGLINDE la corne à boire. Tous les deux se regardent, avec une émotion de plus en plus forte, et demeurent un moment sans parler.

SIEGMUND
(d'une voix tremblante).

De mon sort triste tu prends pitié:
Sois gardée
de semblables maux!
(Il se lève rapidement, pour partir.)
J'ai pris haleine
et doux repos:
loin d'ici je m'en vais!

SIEGLINDE
(se tournant vivement vers lui).

Qui te presse, pour fuir déjà?

SIEGMUND
(comme enchaîné par son appel, se retourne de son côté; sa voix est lente et sombre).

Malheur me presse
où je me hâte:
Malheur m'approche
où je m'arrête:
ô femme, vis loin de lui!
Je tourne ailleurs mes pas!
(Il marche rapidement vers la porte, et en soulève le loquet.)

SIEGLINDE
(le rappelant, en un violent oubli d'elle-même).

Demeure alors!
Quels maux me peux-tu porter! . . .
Malheur habite ici!

SIEGMUND
(demeure immobile, profondément saisi; il interroge du regard le visage de SIEGLINDE: celle-ci finit par baisser les yeux, comme accablée de honte et de tristesse. Long silence. SIEGMUND revient sur ses pas, et va s'appuyer au foyer).

Wehwalt ([2]), c'est mon surnom: —(*)
Hunding — je vais l'attendre.

SIEGLINDE demeure silencieuse; soudain elle fait un brusque mouvement, écoute, et entend venir HUNDING, qui, au dehors, mène son cheval à l'écurie; elle va en toute hâte vers la porte et l'ouvre.

(*) *Var.:* «Peine», c'est mon surnom: —

HUNDING, armé du bouclier et de la lance, entre dans l'habitation; il s'arrête un instant sur le seuil, ayant aperçu SIEGMUND.

SIEGLINDE
(répondant au regard gravement interrogateur que HUNDING fixe sur elle).

Pâle, ici
je l'ai trouvé,
faible et défaillant . . .

HUNDING.

Tu l'as fait boire?

SIEGLINDE.

En hôte il fut reçu,
j'ai calmé sa soif.

SIEGMUND
(observant HUNDING avec calme et fermeté).

Son accueil,
son secours,
lui vaudront-ils reproche?

HUNDING.

Saint est mon foyer: —
saint te soit mon logis!

(à SIEGLINDE, tandis qu'il se débarrasse de ses armes et les lui confie).

Donne aux hommes leurs mets!

SIEGLINDE suspend les armes au tronc du frêne, va chercher les aliments et le breuvage dans la réserve aux provisions et prépare la table pour le repas du soir.

HUNDING
(examine d'un regard perçant, avec surprise, les traits de SIEGMUND, et les compare à ceux de sa femme; il se parle à lui-même).

Qu'il ressemble à la femme!
La même clarté (*)
dore aussi sa prunelle.

(Il dissimule son étonnement, et se tourne avec tranquillité vers SIEGMUND.)

Long sans doute
fut ton chemin;
mais nul cheval
ne t'a porté:

(*) *Var.:* L'éclat du serpent

quels durs sentiers
t'ont fait défaillir?

SIEGMUND.

Par bois et plaine,
lande et hallier,
j'ai dans l'orage
fui la mort:
j'ignore la voie où j'allai;
où je m'égare,
je ne m'en doute:
fais que je sache où je suis.

HUNDING
(invitant SIEGMUND à s'asseoir à la table).

Mon toit t'abrite,
mon seuil t'accueille,
Hunding t'a reçu;
si tu tournais
vers l'Ouest tes pas,
dans tout le clan
maints vassaux veillent,
pour Hunding prêts à combattre.
Si mon hôte m'honore,
que son nom me soit révélé.

SIEGMUND, qui s'est assis à la table, regarde pensif devant lui. SIEGLINDE s'est assise près de HUNDING, en face de SIEGMUND, sur lequel ses yeux s'attachent avec une attention et une sympathie intenses.

HUNDING
(qui les observe tous les deux).

Si pour moi
tu n'aimes parler,
à celle-ci fais réponse:
vois l'attente qui la tient! (*)

SIEGLINDE
(d'une voix paisible mais empreinte de sympathie).

Hôte, qui tu es —
dis-le moi.

(*) *Var.:* vois ses yeux fixés sur toi!

SIEGMUND
(lève la tête, fixe ses yeux sur ceux de SIEGLINDE, et commence d'un ton grave).

Friedmund ([3]) je ne puis être; (*)
Frohwalt ([4]) nom qui m'eût plu: (**)
mais Wehwalt ([5]), c'est le nom juste! (***)
Loup, ce fut là mon père;
à deux nous vînmes au jour,
une sœur jumelle et moi.
    Tôt j'ai perdu
    mère et sœur;
    qui m'enfanta,
    qui naquit avec moi,
à peine mon cœur les connut. —
Loup était fort et brave;
il eut beaucoup d'ennemis.
    En chasse allaient
    le vieux Loup et le jeune;
    un jour tous les deux
    rentraient du combat . . .
le gîte était désert;
    en feu, en cendre
    tout le logis,
    brûlé le chêne
    au tronc florissant;
    tuée la mère
    au corps valeureux,
    détruit tout vestige
    de l'autre enfant:
détresse qui nous vint
des Neidinge, peuple noir!
    Traqué, le vieux
    s'enfuit avec moi;
    bien des ans
    le jeune vécut
près de lui au profond des bois:
    mainte chasse
    les a pressés;
    mais forts et fiers
    les deux Loups luttaient.

(*) *Var.:* «Trêve» je ne puis être;
(**) *Var.:* «Liesse», nom qui m'eût plu;
(***) *Var.:* «Peine», c'est le nom juste!...

(Se tournant vers Hunding.)
Un fils de Loup te l'apprend,
que pour Loup plus d'un connaît bien!

Hunding.
Rare et farouche histoire
sonne en ton fier récit, —
Wehwalt — le fils du Loup! (*)
Je crois, de ce couple guerrier,
savoir de sombres contes,
sans avoir vu
l'un ni l'autre Loup.

Sieglinde.
Raconte encore, hôte:
où donc ton père est-il?

Siegmund.
En chasse contre nous deux
vinrent les Neidinge noirs:
plus d'un chasseur
tomba sous nos griffes;
plus d'un fut traqué
par son gibier:
les Loups les ont dispersés.
Mais loin de mon père jeté,
j'ai perdu sa trace
malgré ma recherche:
une peau de loup seule
gît dans le bois:
vide je la trouve . . .
le père . . . n'est plus là. —
Des forêts je m'éloignai,
poussé vers les hommes, les femmes:
j'allai chez tous,
en tout endroit,
cherchant l'ami,
l'amante aussi, —
mais partout, tous me repoussent . . .
Malheur est sur moi.
Le bien selon mon cœur

(*) *Var.:* «Peine», — le fils du Loup!

est le mal pour autrui;
les actes que je hais,
d'autres les jugent bons,
partout je tombe
dans des embôches (*);
haine s'attache
à mes pas;
rêve d'ivresse,
œuvre de maux! —
aussi dois-je Wehwalt être; (**)
la peine seule est mon fait!

HUNDING.

D'un si triste sort te frappant,
la Norne t'aime peu;
sans plaisir je reçois
un hôte ainsi traité.

SIEGLINDE.

Les lâches seuls craignent l'homme
sans défense et sans ami! —
Hôte, parle,
en quel combat
ton bras fut-il désarmé?

SIEGMUND
(avec une vivacité croissante).

Une enfant en péril
m'a fait appel:
son clan voulait
la donner pour femme
à un homme contre son gré.
J'ai provoqué
ses oppresseurs,
je les bravai
tous au combat:
mon bras les a vaincus. (***)
La fille voit tomber ses frères:
des bras elle enlace leurs corps;
sa haine cède au chagrin.
Les yeux brûlés de pleurs,

(*) *Var.:* la guerre éclate sur mon chemin;
(**) *Var.:* aussi dois-je «Peine» me dire;
(***) *Var.:* vainqueur je fus d'eux tout.

elle reste au champ du combat,
sur ses frères frappés jetant
des cris de sauvage douleur. —
Les amis des victimes
vinrent armés,
pleins de rage,
prêts aux vengeances; . . .
tout à l'entour
grondait leur cohorte.
Près de ses morts
l'enfant resta:
le fer au poing,
longtemps je l'abritai,
mais dans ma main
l'épieu fut brisé . . .
Seul, blessé et sans armes,
je vis la fille périr:
les autres sur moi s'acharnaient — . . .
sur les cadavres elle mourut.

(Avec un regard plein de flamme douloureuse sur SIEGLINDE.)

Tu vois, ô femme, pourquoi —
je n'ai pas Friedmund pour titre! (*)

(Il se lève, et marche vers le foyer. SIEGLINDE, pâle et profondément saisie, fixe ses regards sur le sol).

HUNDING
(très sombre).

Je sais une fauve lignée,
bravant ce qui semble
aux autres saint:
haïe de tous et de moi!
Parti pour la vengeance,
celle qu'exige
le sang des miens,
trop tard j'arrive
et rentre à présent,
pour voir l'infâme ici,
souillant ma propre maison. —
Mon toit garde,
Loup, ton sommeil;

(*) *Var.:* je n'ai pas «Trève» pour titre!

pour la nuit je t'ai reçu:
demain pourtant
trouve une arme solide;
sois prêt dès l'aube au combat:
des morts d'hier paye-moi le sang!

(à SIEGLINDE, qui, avec des gestes inquiets, s'est avancée entre les deux hommes.)

Hors de ce lieu!
Sors à l'instant!
Emplis la coupe du soir,
et va m'attendre — au lit!

SIEGLINDE, qui paraît réfléchir, prend sur la table une corne à boire et va vers une sorte de huche fermée, où elle prend des racines, et se dirige vers la chambre intérieure de côté. Puis, sur le degré le plus élevé, près de la porte de cette chambre, elle se retourne une fois encore, et fixe sur SIEGMUND — qui, debout près du foyer, contenant son courroux, est demeuré calme et ne la quitte point des yeux — un long regard, plein d'aspiration émue, qui finalement indique à SIEGMUND, d'une manière significative, un certain point sur le tronc du frêne. HUNDING, qui remarque ses lenteurs, la contraint à sortir par un signe impérieux; elle disparaît alors par la porte de la chambre intérieure, emportant la corne à boire et le flambeau.

HUNDING

(enlevant ses armes du tronc du frêne).

Un homme doit être armé. —
Toi, Loup, demain je te frappe:
ma voix parle clair —
garde-toi bien.

(Il entre armé dans la chambre intérieure.)

SIEGMUND

(seul).

La nuit est devenue complète; la salle n'est plus éclairée que par le feu presque éteint du foyer. SIEGMUND se laisse tomber, près de ce foyer, sur la couche de repos, et songe quelque temps en silence, en proie à un trouble violent.

Le fer promis par mon père
pour vaincre au péril pressant! . . . —
Sans épée
chez l'ennemi je tombe: —
sa vengeance en gage
me tient là! —

Tu vins, femme,
douce et sacrée . . .
suave angoisse,
trouble ardent! —
je sens un désir vers elle,
et son charme enflamme mon cœur —
un maître ici la contraint,
raillant l'homme sans armes! . . .
Wälse! Wälse!
Où ton épée?
la forte épée,
que mon poing brandisse,
quand se déchaîne à la fin
la rage en mon cœur cachée? (*)

Le brasier demi-consumé s'écroule; un grand éclat en jaillit parmi les étincelles; il illumine le point que le regard de Sieglinde avait désigné sur le tronc du frêne, et où maintenant l'on voit fixée la poignée d'un glaive.

Quel vif reflet
reluit là-bas?
Quel rayon sort
de ce frêne obscur?
A l'œil aveugle
brille un éclair,
gai sourire aux regards! — (**)
Que ce pur éclat
me brûle au cœur!
Est-ce un regard
de femme en fleur,
qu'elle aurait
après elle laissé,
à son départ d'ici?

(A partir de ce moment la lueur du foyer décroît peu à peu).

L'ombre des nuits
pesait sur mes yeux;
le rayon des siens
m'a rencontré,
chaude lumière du jour.
Doux était

(*) *Var.:* quand mon secret se déchaîne en rage et du cœur jaillit.
(**) *Var.:* gai, il rit aux regards! —

le soleil de feu;
mon front se dora
de sa chère clarté,
jusqu'à sa chute aux monts noirs.
L'adieu de son regard
vint au soir m'éclairer;
même au tronc du frêne ancien
jaillit une flamme d'or:
la fleur se fane,
le feu s'éteint — (*)
l'ombre froide
clôt ma paupière:
tout au profond du cœur
un feu sans clarté couve encor.

Le feu s'est éteint. Nuit complète. — La porte de la chambre de côté s'ouvre sans bruit: SIEGLINDE, en vêtements blancs, sort de cette chambre, et se dirige vers SIEGMUND.

SIEGLINDE.

Veilles-tu?

SIEGMUND
(bondissant debout dans un transport de joie).

Qui vient ici?

SIEGLINDE
(avec hâte et mystère).

C'est moi: écoute bien! —
Un lourd repos tient Hunding;
ma main lui versa le sommeil. (**)
Grâce à la nuit, tu es sauf!

SIEGMUND
(l'interrompant avec feu).

Sauf par ta venue!

SIEGLINDE.

Que d'une arme ici je t'instruise! (***)
Ah! si tu peux l'avoir!
Plus grand que tous
alors je te nomme:
au fort entre tous
l'arme appartient.

(*) *Var.:* le feu s'enfuit —
(**) *Var.:* il but la boisson qui endort.
(***) *Var.:* Qu'une épée ici je t'indique!

Ecoute bien ce que j'annonce! —
    Le clan farouche
    ici réuni
fêtait l'odieux mariage:
    de force à l'époux
    j'étais vendue,
proie que livraient des bandits.
    Triste et seule
    loin de la table,
je vis entrer un vieillard:
un homme aux sombres habits;
son large chapeau
cachait l'un des yeux dans l'ombre;
    mais l'autre œil brillait,
    plein de menace,
    sur les hommes
    saisis d'effroi:
    seule en moi
    l'œil du vieillard
émut tendre tourment,
— larmes — espoir aussi.
    Pour moi tendre,
    pour eux redoutable,
dans sa main il lève une épée;
    l'enfonce enfin
    dans le bois du frêne:
tout entière il l'y plongea: —
qui veut posséder le glaive
doit l'arracher du tronc. (*)
    Aucun convive,
    malgré sa vaillance,
du fer ne put s'emparer;
    d'autres vinrent
    et d'autres passèrent,
et tous tentèrent l'exploit —
mais le frêne à nul n'a cédé:
là dort, muette, l'épée. —
Alors, j'ai su par qui
ma douleur fut saluée:

(*) *Var.:* du bois.

mon cœur sait
pour qui seul
le fer au frêne est planté . . .
Puissé-je le trouver, (*)
ici, l'ami!
s'il accourait
vers la pauvre femme!
payant mes souffrances,
l'atroce tourment,
mes peines passées,
la honte et l'affront, —
douce vengeance,
lave l'outrage!
J'aurai tous
mes bonheurs disparus,
mes joies tant pleurées
sont reconquises,
si j'ai l'ami sacré,
s'il vient vainqueur dans mes bras!

SIEGMUND
(l'enlaçant avec une passion enflammée).

Toi, femme adorée,
sois à l'ami,
que l'arme et l'amante attendent! (**)
Rouge en mon sein
brûle un serment,
par qui nos cœurs sont liés.
Mes vœux de jadis
revivent en toi;
en toi règnent
mes rêves perdus!
Si tu pleuras,
je n'ai pas moins souffert;
ceux qui m'insultent
ont pris ton honneur:
folle vengeance,
rit à nos fêtes!
Viens! tout rit
et chante avec moi!

(*) *Var.:* Ah! si je le trouvais,
(**) *Var.:* Toi-même, l'ami
t'a dans ses bras:
j'ai l'arme et la femme à moi!

puisqu'en mes bras je t'ai saisie,
sens mon cœur battre sur ton cœur!

SIEGLINDE
(tressaille effrayée et s'arrache des bras de SIEGMUND).
Ha! qui sort? qui entre ici?

La porte du fond s'est ouverte brusquement et demeure toute béante; au-dehors, nuit splendide de printemps; les rayons de la pleine lune pénètrent dans la salle et éclairent vivement le couple, qui apparaît ainsi soudain tout baigné de lumière.

SIEGMUND
(dans une extase douce).
Nul ne sort —
quelqu'un entra:
vois — le Printemps
rit dans la salle!

(Il l'entraîne avec une tendre insistance vers la couche de repos, où elle s'assied auprès de lui.)

L'âpre hiver a fui
le printemps vainqueur, (*)
d'un doux éclat
rayonne l'Avril;
dans l'air limpide,
vol suave,
ses prodiges (**)
sont bercés;
aux bois, aux plaines,
vont ses souffles,
large ouvert
son œil sourit:
des chants d'oiseaux résonnent
frais et purs,
l'air exhale
un doux parfum;
de son sang brûlant jaillissent
des fleurs joyeuses,
germe et tige
éclatent du sol.
Le charme fort d'Avril
soumet l'univers;
vents et frimas, tout

(*) *Var.:* Vents d'hiver ont fui
devant l'astre heureux,
(**) *Var.:* maints prodiges

reconnaît son pouvoir: —
son souffle vaillant renverse
à la fin la porte orgueilleuse
qui nous retenait,
nous — loin de lui! —
Jusqu'à sa sœur
son vol a volé;
l'Amour attire l'Avril;
au fond des cœurs
l'Amour se cachait;
heureuse elle rit vers le jour.
La sœur fiancée
est sauvée par son frère;
l'obstacle ancien
s'écroule en débris;
couple joyeux,
il se sont reconnus:
unie est l'Amour à l'Avril!

SIEGLINDE.

C'est toi l'Avril
rêvé par mon âme,
aux mois désolés d'hiver:
mon cœur t'accueillit
d'augustes frissons,
quand tes yeux vers moi fleurirent. —
Tout pour moi fut étranger;
sans joie mon entourage;
mon cœur jamais ne comprit
ce qui vint jusqu'à moi.
Mais toi seul
ce cœur t'a reconnu:
dès l'instant où tu vins,
mien fut ton être!
Le secret de mon sein,
— tout mon çœur —
clair comme l'aube
luit à mes yeux;
des sons ont chanté,

tels qu'un écho,
quand sur l'âpre et froide rive,
tu vins, seul ami, vers moi!

(Elle s'attache à son cou avec transport, et le regarde les yeux dans les yeux.)

SIEGMUND.

Suaves délices!
Joie de mon cœur!

SIEGLINDE
(ses yeux tout près des yeux de SIEGMUND).

Oh! viens, approche,
approche encore,
que mieux j'admire
le pur éclat
parant tes yeux,
tes traits si beaux,
et qui charme mes sens subjugués!

SIEGMUND.

La lune luit,
blanche, sur toi,
frôle le flot
de tes fins cheveux:
tout ce qui m'émut
s'explique pour moi —
suave, tu charmes mes yeux!

SIEGLINDE
(lui écartant les boucles du front, et le contemplant avec surprise).

Combien ton front
est large et beau!
un sang généreux
à tes tempes frémit!
Je tremble dans l'extase
qui me ravit! —
Prodige dont je tressaille: — (*)
l'ami qui vient aujourd'hui,
mes yeux l'ont vu déjà!

(*) *Var.:* Prodige que je devine: —

SIEGMUND.

L'amour rêvé
revit pour moi:
mes vœux ardents
te virent jadis!

SIEGLINDE.

J'ai vu dans l'onde
mes propres traits —
et là, ils vivent, fidèles:
comme autrefois dans les flots,
luit mon image en tes traits!

SIEGMUND.

C'est toi l'image —
cachée en mon cœur!

SIEGLINDE
(détournant vite son regard).

Tais-toi! Permets
qu'en moi j'écoute . . . —
ta voix, autrefois
m'émut toute enfant —
mais non! naguère encore,
quand de ma voix l'écho
me fut redit par les bois!

SIEGMUND

O chère harmonie,
toi qui me charmes!

SIEGLINDE
(le regardant vite de nouveau dans les yeux).

Ton regard si clair
m'émut en ce temps . . . —
ainsi du vieillard
l'œil était doux,
et rempli de pitié pour mes pleurs.
Au regard
son enfant l'a connu —
son nom me venait sur les lèvres!
(Elle s'arrête, songeant intérieurement, puis continue à voix plus basse.)

Wehwalt, est-ce ton nom? (*)

(*) *Var.:* «Peine», est-ce ton nom?

SIEGMUND.

J'en veux changer,
puisque tu m'aimes:
je vis et j'agis dans l'extase! (*)

SIEGLINDE.

Et Friedmund dois-je
heureuse te dire? (**)

SIEGMUND.

Dis de quel nom
il te plaît qu'on m'appelle:
mon nom me vienne de toi!

SIEGLINDE.

Tu dis que le Loup fut ton père?

SIEGMUND.

Un Loup aux renards qui tremblent! (***)
Mais lui, dont l'œil
plein de lumière
en l'œil aimé luit devant moi,
avait — Wälse pour nom!

SIEGLINDE
(hors d'elle-même).

Si Wälse est ton père,
tu es donc un Wälsung; (6)
c'est toi qu'attend
au frêne le fer —
enfin je te nomme,
comme je t'aime!
Siegmund — (7)
tel est ton nom!

SIEGMUND
(bondit vers l'arbre, et saisit la poignée de l'épée).

Siegmund dis-je,
et Siegmund suis-je!
ma preuve est l'épée,
que j'ose reprendre!

(*) *Var.:* ma vie est la joie suprême!
(**) *Var.:* Et «Trêve» dois-je heureuse te dire?
(***) *Var.:* Le Loup qu'un renard redoute!

Wälse m'en arme
au jour du danger;
telle elle attend:
ma main l'étreint!
D'un saint amour
suprême angoisse,
d'un âpre amour
ardente détresse,
brûle claire en mon cœur,
gronde au duel de mort:
Nothung! (*) Nothung! — (8) (*)
ce nom soit le tien —
Nothung! (*) Nothung! (*)
glaive rêvé! (**)
Montre ta lame,
fer dévorant!
jaillis de la gaîne — à moi!

D'une violente secousse il arrache du tronc l'épée, et la montre à SIEGLINDE saisie d'étonnement et d'enthousiasme.

Siegmund le Wälsung
vient vers toi!
ce glaive est
son gage d'amour:
l'amant conquiert
l'amante ainsi;
il l'ôte ainsi
du seuil détesté.
Loin d'ici
suis-le donc, viens:
viens au palais
joyeux du printemps,
gardée par Nothung (*) l'épée,
pour Siegmund qu'amour a vaincu!

(Il l'enlace, pour l'entraîner avec lui.)

SIEGLINDE
(dans une ivresse délirante).

Est-ce Siegmund
que je contemple —
Sieglinde (9) suis-je

(*) *Var.:* «Presse!»
(**) *Var.:* glaive d'envie!

qui t'attendait:
ta propre sœur
est à toi comme à toi est l'épée!

SIEGMUND.

Sœur, épouse, (*)
sois à ton frère! —
fleurisse donc, Wälse, ton sang!

Il la serre contre lui avec une ardeur furieuse; elle tombe avec un cri, défaillante, sur son sein. — Le rideau se referme rapidement.

ACTE IIe.

Montagnes et rochers sauvages.

Au fond de la scène, une gorge s'ouvre, venant d'en bas; elle aboutit à une arête de rochers surélevés, à partir de laquelle le sol est incliné de nouveau et descend vers la région antérieure de la scène.

WOTAN, armé en guerre, et tenant la lance; devant lui BRÜNNHILDE, en WALKYRIE, elle aussi complètement armée.

WOTAN.

Tiens prêt ton cheval,
vierge guerrière!
Rouge exploit
va s'embraser: (**)
Brünnhilde (10) vole au combat,
le Wälsung soit le vainqueur!
Hunding soit donné
à qui l'attend:
le Walhall n'est pas pour lui.
Donc prompte et hardie
cours au combat!

BRÜNNHILDE.

(bondissant avec des cris de joie de rocher en rocher vers la hauteur).

Hoïotoho! Hoïotoho!
Heiaha! Heiaha!
Hahei! Hahei! Heiaha!

Elle s'arrête sur une pointe élevée du rocher, regarde en arrière vers la profondeur de la gorge, et crie à WOTAN en se retournant vers lui:

(*) *Var.:* Sœur, fiancée,
(**) *Var.:* Tout promet
d'âpres exploits:

Toi-même, Père,
arme-toi bien;
rude assaut
va t'assaillir:
Fricka vient, ton épouse,
que traînent de robustes béliers.
Hei! elle agite en main
un fouet d'or! (*)
les pauvres bêtes
tremblent de peur;
fort grondent les roues:
dur s'annonce l'assaut!
Pareille lutte
n'est pas mon fait,
moi qui me plais
aux virils combats:
voyons ta défense à l'assaut;
l'espiègle te laisse en plan! —
Hoïotoho! Hoïotoho!
Heiaha! Heiaha!
Hahei! Hahei! Hoïohei!

Elle a disparu sur le côté, derrière la hauteur montagneuse, pendant que Fricka, montant de la gorge, est parvenue à l'arête de rochers, dans un char attelé de deux béliers. Fricka descend rapidement de son char et marche avec véhémence vers Wotan, sur le devant de la scène.

WOTAN

(tandis qu'il la voit approcher).

L'orage ancien,
l'ancien souci!
Pourtant j'y tiendrai tête.

FRICKA.

En ces monts où tu te caches,
fuyant les yeux de l'épouse,
seule ici,
moi, je te cherche,
comptant sur ton assistance.

WOTAN.

Que Fricka dise
tous ses griefs.

(*) *Var.:* Hei! elle agite un fouet
dans sa main!

FRICKA.

Jusqu'à moi Hunding crie;
vengeance est due à son droit:
    c'est moi qui garde
    les liens sacrés;
    je veux
    sans faiblesse punir
l'affront grave et hardi,
l'offense faite à l'époux. —

WOTAN.

    De quel crime
    est-il chargé,
le couple uni par l'Avril?
    L'Amour charmeur
    enchanta leurs sens:
comment châtier l'Amour?

FRICKA.

Tu veux rester sourd à ma voix,
alors que tu sais pourtant
    que pour le saint
    serment conjugal,
par eux blessé, je réclame!

WOTAN.

    Nuls sont pour moi
    les serments
d'un couple sans amour;
    n'espère donc
    pas m'obliger
    d'attacher de force
    ce qui t'échappe:
où l'effort libre s'affirme,
ma voix l'excite aux luttes!

FRICKA.

    Puisque tu loues
    l'adultère amour,
    poursuis ton ouvrage,
    honore et vante

la crime sans égal,
l'inceste des deux jumeaux.
Mon cœur en frémit,
je tremble d'effroi:
la sœur s'abandonne
aux bras de son frère!
Quand donc a-t-on vu
que sœur et frère s'unissent?

WOTAN.

Vois-le — maintenant!
apprends ainsi
comment vient tout seul
ce qui fut inouï jusque-là.
L'amour de ce couple
brille à tes yeux:
aussi retiens mon conseil:
veux-tu bénir
le bonheur et l'ivresse?
bénis, riant à leur tendresse,
Siegmund et Sieglinde unis!

FRICKA
(laissant éclater la plus violente fureur).

Ainsi c'est fini
du pouvoir éternel,
depuis que tu fis
ces Wälsungen fauves!
C'est là ton but —
t'ai-je compris?
Tu comptes pour rien
la race sublime;
tu nies les lois
qui guidaient ta conduite,
tu brises les liens
établis par toi-même,
romps en riant
le pouvoir des cieux —
pour la libre joie et l'humeur
de ces deux trop hardis jumeaux,
rejetons que ton crime a créés! —

Oh! que dis-je
du lien conjugal!
tout d'abord par toi profané!
L'épouse sûre,
l'époux la trompa:
par les abîmes,
par les montagnes,
partout ont cherché
tes désirs,
pour se plaire en d'autres tendresses,
et mieux railler mon malheur!
Toute en pleurs
j'endure ma peine,
quand au combat
tu conduis tes filles,
enfants d'un lien
d'amour criminel!
tu craignais pourtant mon courroux, (*)
car leur groupe guerrier,
— et Brünnhilde aussi,
ton désir vivant, —
fut par toi sous mes ordres placé.
Depuis, de nouveaux
surnoms te convinrent,
et «Wälse» aux bois
comme un loup prit sa course;
oui, tu voulus,
consommant cette honte,
créer un couple
d'Humains ordinaires:
oui, le fils de la Louve
va sur l'épouse régner! —
Achève à présent!
va jusqu'au bout!
tu me trompes, fais-qu'on m'écrase!

WOTAN
(avec calme).
Rien ne t'instruit,
quand je t'explique

(*) *Var.:* tu craignais l'épouse pourtant,

ce qui t'est caché toujours,
avant qu'éclate le fait.
Seul l'usage
a formé ton savoir:
mais ce que nul n'a vu,
c'est là tout mon désir!
Or, écoute!
Il faut un Héros,
qui, libre d'aide divine,
soit libre des lois des Dieux:
seul il peut
entreprendre l'exploit
que, pressé de détresse,
le Dieu pourtant ne peut point tenter.

FRICKA.

Détour habile
pour me surprendre!
L'exploit que ces héros
pourraient faire,
tu le prétends trop haut pour leurs Dieux
de qui l'aide en eux seule agit?

WOTAN.

Leur courage propre
compte-t-il pas?

FRICKA.

Qui l'a soufflé dans leur cœur?
Qui sut éclaircir leurs regards?
Par toi aidés
ils semblent forts;
par toi poussés
ils vont en avant:
toi seul fis ce zèle
qu'ainsi tu m'oses vanter.
Ton cœur médite
quelque autre leurre,
quelque autre ruse
pour me séduire:

mais à ce Wälsung
tu dois renoncer:
en lui toi seul parais,
car par toi seul il agit.

WOTAN.

Des maux farouches
l'ont fait ce qu'il est: (*)
le Dieu l'a laissé seul.

FRICKA.

Que seul il reste encor!
prends-lui le fer
donné par ta main!

WOTAN.

Le fer?

FRICKA.

Oui — le fer,
qu'un charme saint
a rendu fort,
et qu'au fils donna le Dieu!

WOTAN.

Siegmund le prit de lui-même
en l'angoisse.

FRICKA.

Toi seul fis l'angoisse,
et de toi vient le fer. (**)
Trompes-du celle
qui nuit et jour
a suivi tous tes pas?
Pour lui tu plantas
le fer dans le frêne;
à son bras le glaive
fut promis:
ne l'as-tu pas amené
par ta ruse
seule, au point marqué?

(WOTAN fait un geste de colère.)

(*) *Var.:* En d'âpres peines,
tout seul il s'est fait:

(**) *Var.:* Toi seul fis l'angoisse
et le glaive envié.

Le Libre
dédaigne l'Esclave,
mais doit punir sa révolte:
contre ton pouvoir
j'ai combattu;
mais Siegmund, l'Esclave, est mien!
(Wotan se détourne avec une sombre irritation.)
Qui tu domines,
qui tu possèdes,
doit-il régner
sur l'épouse éternelle?
D'un tel affront
aurai-je l'opprobre,
appel aux forfaits,
mépris des cœurs fiers?
Mon époux ne veut tel outrage,
à l'épouse il laisse l'honneur! (*)

Wotan
(sombre).
Que te faut-il!

Fricka.
Quitte le Wälsung!

Wotan
(d'une voix sourde).
Qu'il suive son chemin.

Fricka.
Mais toi — laisse-le seul,
au moment du combat vengeur.

Wotan.
Je — le laisserai seul.

Fricka.
Parle sans feinte,
point de mensonge!
la Walküre soit contre lui!

Wotan.
La Walküre marche libre!

(*) *Var.:* sa femme conserve l'honneur!

FRICKA.

Non pas! ton vouloir
règle seul tous ses actes:
défends-lui donc Siegmund vainqueur!

WOTAN
(en proie à la plus véhémente lutte intérieure).

Je ne puis pas le perdre:
il prit mon glaive!

FRICKA.

Retire le charme,
et brise le fer:
Siegmund soit désarmé!

Elle entend l'appel joyeux des Walkyries, jeté par BRÜNNHILDE du sommet de la hauteur; BRÜNNHILDE apparaît elle-même, avec son cheval, à droite, sur le sentier des rochers.

Voici ta vaillante enfant:
fière et gaie elle accourt.

WOTAN
(sourdement, à part).

Mon ordre pour Siegmund l'arma!

FRICKA.

Mon honneur sacré
d'épouse éternelle
par elle soit gardé!
Raillés des humains,
déchus du pouvoir,
tous les Dieux vont à leur fin,
si mon droit royal
n'est pas pleinement
vengé par ta fille aujourd'hui. —
Que Siegmund tombe à ma gloire: —
reçois-je de Wotan serment?

WOTAN
(se jetant sur une sorte de siège de rocher, avec un violent courroux intérieur et un désespoir effrayant).

Prends le serment!

Dès que BRÜNNHILDE a aperçu FRICKA du haut du roc, elle a interompu son chant, et elle a descendu le sentier rocheux,

silencieuse et lente, en conduisant son cheval par la bride; elle mène sa monture sous l'abri d'une caverne, hors de la scène, et Fricka, qui se dirige vers son char pour y remonter, se trouve passer devant elle.

FRICKA
(à Brünnhilde).

Wotan
ici t'attend:
va, qu'il te dise
quels décrets il a pris!

(Elle monte dans son char, qui s'éloigne rapidement vers le fond.)

BRÜNNHILDE
(s'avance vers Wotan avec une mine surprise et inquiète; Wotan, affaissé en arrière sur le siège de rochers, appuie sa tête sur sa main, et semble enseveli dans une ténébreuse méditation).

Mal a fini
l'assaut,
Fricka semble joyeuse! —
Père, que doit
ta fille apprendre?
Sombre et triste tu songes!

WOTAN
(laisse tomber son bras, comme épuisé, et baisse la tête sur la poitrine).

J'ai fait les chaînes
qui m'ont pris: — (*)
moi, l'être le moins libre!

BRÜNNHILDE.

Tel tu ne fus jamais!
Quelle affre t'étreint?

WOTAN
(levant le bras dans une sauvage explosion de colère).

O honte sacrée!
Affreux déshonneur!
Maux des Dieux!
Maux des Dieux!
Rage sans fin!
Deuil éternel!
Ma peine est mortelle entre toutes!

BRÜNNHILDE
(effrayée, jette loin d'elle son bouclier, sa lance et son casque, et s'agenouille aux pieds de Wotan avec une tendresse inquiète).

Père! Père!

(*) *Var.:* Mes propres chaînes
m'ont lié: —

Parle, explique!
Oh! pourquoi effrayer ton enfant!
Raconte-moi:
mon cœur est sûr;
vois, Brünnhilde prie!

(Elle appuie sa tête et ses mains, avec abandon et tendre angoisse, sur la poitrine et les genoux de WOTAN.)

WOTAN

(la regarde longuement dans les yeux, et lui caresse les boucles de la chevelure: comme revenant à lui après une profonde méditation, il commence enfin à parler, d'une voix très basse).

Si je l'exprime,
n'est-ce briser
ce qui tient encor mon vouloir?

BRÜNNHILDE

(lui répondant d'une voix pareillement basse).

A ton vouloir tu parles,
me disant ton désir:
qui — suis-je,
hors ton vouloir vivant?

WOTAN.

Ces choses qu'à tous mon cœur cèle, (*)
inexprimées
toujours qu'elles restent:
à moi je parle,
parlant à toi. — — —

(D'une voix plus assourdie encore, plus lugubrement mystérieuse, tandis qu'il regarde BRÜNNHILDE fixement dans les yeux.)

Du jeune Amour
la joie m'ayant fui,
mon cœur souhaita le Pouvoir:
l'ardent désir
grondant en ce cœur
soumit le monde entier.
Sans le comprendre,
œuvre trompeuse,
j'ai sous mes lois
englobé le mal:
Loge m'a pris dans ses ruses,
et puis, errant, a fui. —

(*) *Var.:* Ces choses cachées à tout être,

Mais l'Amour
demeurait mon envie;
mon Pouvoir rêvait la tendresse.
Le fils des nuits,
le triste Nibelung,
Alberich, y renonça;
il maudit tout Amour
et conquit par ce crime
l'Or splendide du Rhin
et par lui toute puissance.
L'Anneau qu'il forgea,
ma ruse sut le prendre:
mais au Rhin
je ne-l'ai rendu;
j'en ai payé
le prix du Walhall,
le burg que de forts Géants firent,
et d'où j'ai régné sur le monde. —
La Toute-Sage
au sûr savoir,
Erda, l'auguste
Wala sachante,
m'a fait laisser cet Anneau,
me prédisant ruine éternelle.
Je voulus en savoir
plus encore . . .
muette, la Wala disparut.
Je perdis ma joyeuse ardeur;
le Dieu souhaita de savoir: (*)
jusqu'au cœur du monde
je descendis:
le charme d'amour
soumet la Déesse,
dompte son fier savoir,
et la force à me parler.
D'elle j'ai su des secrets;
par moi son sein a conçu:
l'enfant né de la Toute-Sage,
Brünnhild', c'est toi.

(*) *Var.:* savoir fut le rêve du Dieu:

Huit sœurs près de toi
ont grandi:
à vous, Walküren,
votre tâche
fut d'écarter
le péril prédit —
la Fin des puissances divines.
Pour l'âpre assaut
que veut l'ennemi,
vous m'ameniez les plus braves:
ces Hommes, courbés
sous nos lois sévères,
ces Hommes, dont
nous brisâmes l'ardeur,
que nos pactes sinistres,
liens de mensonge,
dévouent aux aveugles
obéissances —
vous dûtes les rendre
prompts aux batailles,
et de cœurs rudes
aux durs combats,
guerriers hardis, devant peupler
les salles du Walhall saint.

BRÜNNHILDE.

Les guerriers peuplent tes salles,
forts et nombreux par mes soins.
Pourquoi cette crainte,
voyant notre zèle?

WOTAN.

Un autre effroi,
sache-le bien,
fut par la Wala prédit! —
Du Gnome l'armée
veut notre perte:
de rage et d'envie
gronde le Niblung;
mais moi je n'ai peur
de ses hordes nocturnes —

mes héros les peuvent braver.
Si pourtant l'Anneau
retombe en sa puissance —
alors le Walhall succombe:
car le Nain jadis
maudit l'Amour,
et lui seul peut
user du charme
pour l'éternelle
honte des Dieux;
il peut gagner
à lui mes héros;
forcer les braves
même à trahir,
par leur effort
me vaincre à mon tour.
J'ai cherché le moyen
de soustraire l'Or à ses ruses:
veilleur avide,
l'un des Géants
qu'avec l'Or maudit
j'avais payés,
Fafner garde cet Or,
qui le fit meurtrier de son frère.
Comment lui ravir l'Anneau
qu'il reçut de moi pour salaire!
avec lui j'ai traité,
je ne dois rien reprendre;
sans nul pouvoir
je suis devant lui:
telle est la chaîne
qui m'attache:
si les traités me font roi,
des traités je suis le captif!
Un seul pourrait
l'impossible exploit: (*)
Héros pour qui
jamais je n'agisse;
qui, loin du Dieu,

(*) *Var.:* Un seul pourrait
ce qu'un Dieu ne doit:

privé de faveur,
sans savoir,
sans mon appel,
en sa propre angoisse,
par ses propres armes,
fit cet exploit
qu'il me faut laisser,
sans l'avoir appris de moi,
dont c'est l'unique désir! —
Révolté contre moi
— pour ma cause! —
l'ami ennemi,
comment le trouver?
ce Fort vraiment libre,
qui, sans mon aide,
dans sa révolte même
m'est cher plus que tous?
Comment créer l'être
distinct de moi,
faisant sans moi
ce que moi je veux! —
Détresse des Dieux!
Honte sans nom!
Dégoût de ne trouver
que moi seul
dans toutes mes entreprises!
Et l'Autre, que je désire,
cet Autre m'échappe à jamais! (*) . . .
Lui-même le Libre se crée, —
Esclaves, tous ceux que j'ai faits!

BRÜNNHILDE.

Mais le Wälsung, Siegmund,
seul a lutté?

WOTAN.

Fauve, aux bois
j'ai guidé sa course; (**)
contre les lois des Dieux
j'ai poussé sa valeur —

(*) *Var.:* toujours! . . .
(**) *Var.:* Loin de tous,
par les bois sauvages,

et contre leur vengeance
seul le protège le fer,
que la faveur
d'un Dieu lui donna —
Qu'ai-je voulu
mentir à moi-même?
l'erreur fut si bien
par Fricka montrée!
Son œil vit clair
ma honte sans nom:
à son vœu je dois satisfaire!

BRÜNNHILDE.
Tu ôtes à Siegmund la victoire?

WOTAN
(laissant éclater la plus sauvage douleur de son désespoir).
J'ai touché jadis à l'Anneau —
âpre, j'ai tenu l'Or!
Le charme maudit
s'acharne sur moi: —
mon amour, je dois le détruire,
perdre tous ceux que j'aime,
lâche, trahir
qui me chérit! —
Croule à jamais,
règne éclatant,
gloire divine,
honte des Dieux!
Effondre-toi,
mon Œuvre puissant!
Vain fut mon effort,
unique est mon vœu,
la Chute — —
la Chute! —
(Il s'arrête un instant et songe.)
Et pour la Chute
veille Alberich! —
je comprends
maintenant le sens

des mots sinistres de Wala: —
« Si le sombre ennemi d'Amour
crée un fils en sa rage,
la Fin des Dieux
ne doit tarder! »
Le Niblung noir,
je l'ai su récemment,
à ses vœux soumit une femme,
que l'Or lui a livrée.
Un fruit de haine
doit naître d'elle;
ce fruit maudit
croît dans son sein:
le Nain sans amour
obtint ce prodige;
mais le Héros que j'aime, (*)
le Libre, jamais ne naîtra: —
(Avec fureur.)
Béni soit ton règne,
Niblung futur!
Ce qui m'écœure,
prends-en l'héritage,
l'éclat des Dieux, ce néant:
qu'il meure, par toi dévoré! (**)

BRÜNNHILDE
(effrayée).
Oh dis, parle!
Que fera ton enfant?

WOTAN
(avec amertume)
Suis l'ordre de Fricka,
sauve ses lois sacrées!
Ce qu'elle veut,
j'en fais mon décret:
que sert de vouloir moi-même?
Je ne puis rêver l'Etre Libre! —
pour qui sert Fricka
lutte à présent!

(*) *Var.:* mais Lui, qu'aimant je cherche,
(**) *Var.:* qu'il meure, rongé par ta haine!

BRÜNNHILDE.

Oh! regrette
et reprends l'arrêt!
Tu aimes Siegmund:
moi, de ton cœur
certaine — je sauve le Wälsung.

WOTAN.

Fais périr le Wälsung,
que Hunding par toi soit vainqueur!
Garde-toi bien,
sois ferme en ta force;
tout ton courage
est utile aujourd'hui:
un fer vainqueur
arme Siegmund —
fier sera son effort!

BRÜNNHILDE.

Lui qu'à chérir
toujours tu m'appris,
lui si noble et fier
et si cher à toi-même —
contre lui rien ne m'impose
ton double vouloir!

WOTAN.

Ah! qu'oses-tu!
Est-ce un défi? (*)
Qui es-tu, hormis l'aveugle
choix de mon vouloir?
T'ayant mise en œuvre,
vins-je si bas,
qu'on m'outrage alors
qu'on me doit l'existence? (**)
Crains, enfant, ma fureur!
Ton cœur frémirait
devant sa foudre
sur toi prête à tomber!
En ma poitrine
dort le courroux

(*) *Var.:* Braves-tu l'ordre? —
(**) *Var.:* suis-je déchu à ce point que ma créature m'outrage?

qui pourrait broyer
cet univers
qui m'a souri si longtemps: —
qui l'appelle est frappé!
deuil répond au défi! —
N'excite point
l'ire du Dieu!
agis selon mon arrêt: —
Siegmund tombe! —
Tels soient ton œuvre et ta loi.

(Il s'éloigne avec impétuosité, et disparaît rapidement dans la montagne).

BRÜNNHILDE
(reste longuement stupéfaite et effrayée).

Tel air jamais
n'eut le Père,
encor qu'il soit vite irrité!

(Elle se penche tristement et rend ses armes, qu'elle revêt alors de nouveau).

Lourd pèse
le poids des armes: —
aux joyeux assauts
jadis si légères! —
Mon pas se traîne
au combat cruel! — (*)
(Elle songe, et soupire.)
Las! mon Wälsung!
En l'extrême angoisse
l'amie infidèle te quitte! —

Elle se dirige vers le fond de la scène, et aperçoit SIEGMUND et SIEGLINDE, comme ils apparaissent en montant du ravin; elle contemple un instant les arrivants, et se dirige ensuite vers la caverne où elle a laissé son cheval, de telle sorte qu'elle disparaisse entièrement aux yeux du spectateur.

SIEGMUND et SIEGLINDE entrent en scène. SIEGLINDE marche précipitamment: SIEGMUND cherche à la retenir.

SIEGMUND.

Reste en ce lieu:
prends du repos!

SIEGLINDE.

Marche! Marche!

(*) *Var.:* Un tel combat
est pour moi si dur! —

SIEGMUND
(il l'étreint avec une douce énergie).

Arrête-toi!
Demeure, femme chérie! —
Aux douces ivresses,
pâle soudain,
en hâte folle,
prompte, tu fuis!
à peine je suis ta course:
par bois et prés,
par ravins et rocs,
sombre, muette,
toi, tu fuyais,
toujours sourde à ma voix. (*)

(Elle regarde devant elle avec des yeux farouches.)

Reste en repos:
parle à l'aimé!
Romps ce silence affreux!
Vois, ton frère
tient sa fiancée:
Siegmund est tout à toi!

(Il l'a conduite insensiblement jusqu'au siège que forme le rocher).

SIEGLINDE
(regarde SIEGMUND dans les yeux avec une extase croissante; puis elle l'enlace passionnément de ses bras. A la fin elle sursaute de terreur, tandis que SIEGMUND l'étreint avec force).

Va-t'en! Va-t'en!
Laisse l'indigne!
Vile et profanée
je t'enlace!
flétrie, infâme,
telle est ma chair:
fuis ce cadavre,
fuis loin de lui!
qu'aux vents roule ce corps,
qui vil au héros s'est donné! — —

Quand plein d'amour il me prit,
quand j'eus les suprêmes joies,

(*) *Var.:* nul cri qui te retînt!

quand tout mon cœur fut à lui,
qui tout amour m'a donné, —
dans ces douces tendresses,
saintes extases,
comblant mon corps,
mon cœur tout entiers . . .
peur, épouvante,
horreur de sa honte,
dut terrifier
la femme avilie,
jadis à l'homme soumise
qui sans amour l'acheta! —
Fuis la maudite,
laisse-la fuir!
Indigne suis-je,
d'honneur déchue!
A toi, si noble,
triste, j'échappe;
je dois pour jamais
ne plus être tienne: (*)
vile au frère je m'offre,
ma honte souille l'ami!

SIEGMUND.
Qui t'a fait ces affronts,
son sang te les va payer!
Arrête ta fuite;
reste à l'attendre;
là, je vais le vaincre:
et Nothung (**),
lui mordant le cœur,
va venger tous tes affronts!

SIEGLINDE
(tressaille d'effroi et prête l'oreille).
Entends! la trompe
sonne l'appel! —
Long tumulte
enfle et s'accroît;
des bois, des champs,

(*) *Var.:* à toi pour jamais
je suis étrangère.
(**) *Var.:* «Presse»,

montent des cris.
Hunding s'éveille
du lourd sommeil;
hommes et bêtes
viennent en masse: (*)
meute de mort
âpre au meurtre,
jusqu'au ciel elle hurle
les vengeances du maître outragé! (**)

(Elle regarde devant elle comme insensée: — puis elle est brusquement saisie d'épouvante.)

Où es-tu, Siegmund?
t'ai-je toujours?
frère que j'aime,
toi ma lumière!
Que ton œil si clair
soit encor mon étoile:
daigne souffrir
mon baiser d'amour maudit! —
Entends! entends!
c'est le cor de Hunding!
Et sa meute accourt,
terrible à voir.
Tout glaive est
impuissant contre eux . . .
jette-le, Siegmund! —
Siegmund — où es-tu? —
Ah! là! — je vois tes traits!
scène d'horreur! —
Dents qui grincent
et veulent ta chair . . .
qu'importe aux chiens
ton regard si fier!
par les pieds leurs crocs
meurtriers t'ont saisi —
tu tombes —
le glaive se brise en deux: —
le frêne choit —
son bois se rompt!

(*) *Var.:* il les rassemble:
(**) *Var.:* la rupture du lien conjugal!

Frère! mon frère!
Siegmund — ha! —
(Elle s'affaisse avec un cri, défaillante, dans les bras de Siegmund.)

Siegmund.

Chère! aimée!

Il écoute Sieglinde respirer, et ainsi se convainc qu'elle est encore vivante. Il la laisse glisser tout contre lui, de sorte que, lui-même s'étant assis sur le rocher, la tête de Sieglinde se trouve reposer sur ses genoux. Tous deux demeurent dans cette situation jusqu'à la fin de la scène suivante.

Long silence, pendant lequel Siegmund se penche avec une tendre sollicitude sur Sieglinde, et dépose sur son front un long baiser.

Brünnhilde, conduisant son cheval par la bride, est sortie de la caverne; elle s'est avancée, lente et solennelle, et s'arrête à présent — latéralement par rapport à Siegmund —, à peu de distance de celui-ci. D'une main elle tient la lance et le bouclier; de l'autre elle s'appuie sur l'encolure du cheval, et, dans un silence grave, elle contemple un moment Siegmund.

Brünnhilde.

Siegmund! —
Vois vers moi!
C'est — moi,
que tu suivras.

Siegmund
(dirigeant ses regards sur elle).

Qui donc es-tu,
qui si belle et grave parais?

Brünnhilde.

Seuls ceux qui meurent
voient ma face:
à qui m'entend,
j'annonce le jour obscur.(*)
Sur le champ du combat
je vais aux braves:
qui m'aperçoit,
la mort l'a désigné.

Siegmund
(la regarde longuement dans les yeux, puis baisse la tête comme pour réfléchir, et enfin se tourne vers elle de nouveau, avec une solennelle gravité).

S'il suit tes pas,
où conduis-tu le brave?

(*) *Var.:* pour qui m'entend,
le jour de la vie s'éteint.

BRÜNNHILDE.
Le Maître du Choix
t'a choisi,
viens vers lui:
au Walhall suis mes pas.

SIEGMUND.
Le Dieu du Walhall
doit-il seul m'accueillir?

BRÜNNHILDE.
Les forts, les braves,
chœur glorieux,
te vont fêter
d'un faste triomphal.

SIEGMUND.
Dois-je trouver là
Wälse, mon propre père?

BRÜNNHILDE.
Au Walhall Wälse
attend son fils. (*)

SIEGMUND.
Dois-je y goûter
l'accueil d'une femme?

BRÜNNHILDE.
Vierges
qu'animent ses vœux,
les filles de Wotan
vont te verser l'hydromel.

SIEGMUND.
Noble et sainte
s'annonce la fille
de Wotan: (**)
pourtant réponds-moi, Déesse!
Doit-on voir au Walhall
la sœur près du frère,
unie à Siegmund
Sieglinde aussi?

(*) *Var.:* Là-haut le père
attend le fils.
(**) *Var.:* du dieu puissant:
WALKYRIE.

BRÜNNHILDE.
L'air terrestre
est pour sa lèvre:
Sieglinde
perd Siegmund ici!

SIEGMUND.
Salue alors Walhall,
salue aussi Wotan,
salue encor Wälse
et tous les braves —
dis mon adieu
aux douces vierges:
vers elles je n'irai pas!

BRÜNNHILDE.
Tu vois de la Walküre
l'œil meurtrier:
tu dois suivre ses pas!

SIEGMUND.
Où Sieglinde vit
en joie et deuil,
là son Siegmund veut vivre:
j'ai vu ton regard
sans épouvante;
en vain tu veux me dompter! (*)

BRÜNNHILDE.
Sur toi vivant
rien n'a pouvoir;
la mort pourtant te contraint: — (**)
moi qui l'annonce,
j'ai parlé.

SIEGMUND.
De moi quel héros
serait vainqueur?

BRÜNNHILDE.
Hunding doit te frapper.

(*) *Var.:* sa force est vaine sur moi!
(**) *Var.:* pourtant plus forte est la mort: —

SIEGMUND.

Menace vaine —
je brave Hunding!
Guettes-tu là
l'heure du sang,
mon rival t'appartient:
je sais qu'il mourra sous mes coups!

BRÜNNHILDE
(secouant la tête).

Toi, Wälsung —
écoute-moi bien! —
toi seul ici mourras.

SIEGMUND.

Vois cette épée!
qui la donna
promit victoire:
ta menace cède à ce fer!

BRÜNNHILDE
(élevant fortement la voix).

Qui la donna
décide ta mort:
de vertu il prive l'épée! (*)

SIEGMUND
(violemment).

Tais-toi! et n'éveille
pas l'endormie! —

(Il se penche tendrement sur SIEGLINDE, avec une explosion de douleur).

Las! Las!
Douce adorée!
Ô triste entre toutes les femmes!
Contre toi tout
l'univers s'est armé:
et moi, à qui seul tu te fies,
qui seul provoquai ta révolte —
mon bras ne doit
t'aider ni défendre, (**)
je dois te trahir au combat? —
Oh! honte à lui,
qui donna ce fer,

(*) *Var.:* à l'épée il prend sa vertu!
(**) *Var.:* mon bras ne doit sauver ta faiblesse,

tournant le triomphe en mort!
Mais si je tombe,
j'irai loin du Walhall —
Hella me prenne à jamais!

BRÜNNHILDE
(troublée).

Estimes-tu si peu
l'alme délice?
Tout tient-il
en la pauvre femme,
qui, pâle et triste,
gît comme morte en tes bras?
Rien d'autre n'a de prix?

SIEGMUND
(la regardant avec amertume).

Si jeune et beau
rayonne ton front:
mais combien glacé
et dur est ton cœur! —
O toi qui railles,
va-t'en loin de moi,
farouche et froide enfant!
Pourtant si ma peine
est ton seul plaisir,
mes maux te peuvent plaire;
ma douleur peut charmer
ton cœur sans pitié:
mais du froid bonheur du Walhall, (*)
cesse de me parler!

BRÜNNHILDE
(avec une émotion grandissante).

Je vois la détresse
qui ronge ton cœur;
je sens du héros
la sainte douleur — —
Siegmund, remets-moi ton amante;
mon bras sera son appui!

SIEGMUND.

Nul autre que moi
ne la doit toucher vivante:

(*) *Var.:* mais du Walhall, froid délice,

s'il faut que je meure,
que ma main l'immole d'abord!

BRÜNNHILDE.

Wälsung! Insensé!
Suis mon conseil:
remets-moi ton amante,
au nom du gage
d'amour qu'elle porte en son sein!

SIEGMUND
(tirant son glaive).

Ce fer —
qu'un fidèle a d'un traître reçu —
ce fer —
qui, lâche, trahit mon espoir: —
s'il n'est terrible au rival,
qu'il serve à la mort de l'ami! —
(Agitant l'épée sur la tête de SIEGLINDE.)
Deux êtres
sont devant toi: —
frappe, Nothung,
glaive haineux!
prends d'un seul coup leurs vies! (*)

BRÜNNHILDE
(dans la plus violente tempête de compassion).

Arrête, Wälsung!
Crois à ma voix!
Sieglinde vive —
et Siegmund vive avec elle!
Mon choix est fait;
je change l'ordre:
toi, Siegmund,
sors de la lutte vainqueur!
(Du lointain fond de la scène on entend venir des appels de trompe).
Entends cet appel?
Prépare-toi bien!
Crois à l'épée,
et frappe sans peur:
sûr brille le fer,
et la Walküre est sûre aussi! —

(*) *Var.:* tranche leurs jours d'un coup!

Adieu, Siegmund,
noble héros!
au combat proche je te retrouve!

Elle s'éloigne en courant, et disparaît hors de la scène avec son cheval, à droite, dans une gorge latérale. SIEGMUND la suit d'un regard joyeux et enthousiasmé.

La scène s'est obscurcie peu à peu; de lourdes nuées d'orage descendent vers le fond de la scène, finissent par envelopper complètement les murailles rocheuses, la gorge et l'arête élevée. De tous côtés en entend venir de lointains appels de trompes, qui se rapprochent graduellement pendant ce qui suit.

SIEGMUND
(se penchant sur SIEGLINDE).

Charme fort,
un doux sommeil
endort ses maux amers: —
quand la Walküre vint vers moi,
a-t-elle béni son repos?
L'heure du sombre combat
de crainte l'aurait accablée!
Pâle et froide
elle vit pourtant: (*)
ses maux sont bercés
d'un songe souriant. —

(Nouveaux appels de trompes au loin.)

Demeure endormie,
jusqu'après la lutte,
quand la paix te va charmer!

(Il la place doucement sur le siège de rochers, l'embrasse au front, et la quitte enfin, ayant entendu de nouveaux appels de trompe.)

Qui j'entends là,
vienne à présent!
car son salaire
est tout prêt:
Nothung (**) va le payer!

(Il se hâte vers le fond du théâtre, et disparaît aussitôt sur l'arête de rochers, dans un sombre nuage orageux.)

SIEGLINDE
(rêvant).

Oh! si le père rentrait!
Mon frère est aux bois avec lui.
Mère! Mère!

(*) *Var.:* Morte aux yeux, elle vit pourtant:
(**) *Var.:* « Presse ».

j'ai grande peur; —
quel air sinistre
ont tous ces hommes!
Noires fumées —
chaudes vapeurs —
rouges, des flammes
rampent vers nous —
tout est en feu!
à l'aide, frère!
Siegmund! Siegmund!

(De violents éclairs déchirent les nuages; un effroyable coup de tonnerre réveille SIEGLINDE; elle se lève d'un bond.)

Siegmund! — Ha!

Elle regarde autour d'elle avec une frayeur toujours plus grande; — presque toute la scène est enveloppée de noires nuées d'orage; les éclairs et le tonnerre continuent. Les appels de trompe semblent se rapprocher de tous côtés.

LA VOIX DE HUNDING
(au fond de la scène, venant du haut de l'arête rocheuse).

Wehwalt! (*) Wehwalt! (*)
Viens au combat,
sans quoi mes chiens te saisissent!

LA VOIX DE SIEGMUND
(de plus loin vers le fond, comme partant du ravin).

Te caches-tu,
que je n'ai pu te voir?
Viens, que je t'aborde!

SIEGLINDE
(qui les écoute, dans une agitation effrayante).

Hunding! — Siegmund! —
Où les atteindre!

HUNDING
(toujours invisible).

Ici, suborneur qui m'outrages!
Fricka va te frapper!

SIEGMUND
(également invisible, mais parvenu aussi sur l'arête de rochers).

Tu crois que je suis sans armes,
vil poltron!
Vante ta Fricka,

(*) *Var.:* «Peine».

mais viens toi-même,
sans quoi son aide te trahit!
Car vois: dans le frêne
fort du logis,
j'ai pris sans peur cette épée;
à sa lame goûte à présent!

Un éclair illumine un instant l'arête rocheuse, sur laquelle on distingue maintenant HUNDING et SIEGMUND aux prises.

SIEGLINDE
(de toutes ses forces).

Arrêtez, barbares!
Ah! tuez-moi!

Elle s'élance vers l'arête de rochers; de la droite, une vive lueur jaillit sur les combattants, et si brusquement l'éblouit qu'elle chancelle comme aveuglée. Dans cette clarté, on voit apparaître BRÜNNHILDE planant au-dessus de SIEGMUND et le protégeant avec son bouclier.

LA VOIX DE BRÜNNHILDE.

Frappe, Siegmund!
Crois à l'épée!

Au moment où SIEGMUND porte à HUNDING un coup qui doit être mortel, une lueur rouge déchire à gauche le nuage; WOTAN apparaît dans cette lueur, debout au-dessus de HUNDING, et opposant sa lance au glaive de SIEGMUND.

LA VOIX DE WOTAN.

Tout cède à ma lance!
En pièces l'épée!

BRÜNNHILDE, saisie de terreur, a reculé devant WOTAN: le glaive de SIEGMUND se brise sur la lance divine qui lui a été opposée; HUNDING enfonce son arme dans la poitrine de son ennemi sans défense. SIEGMUND tombe mort sur le sol. — SIEGLINDE, qui a entendu son râle, s'affaisse elle-même avec un cri, comme morte.

En même temps que tombait SIEGMUND, la lueur s'est éteinte des deux côtés; d'épaisses ténèbres obscurcissent les nuages jusque vers le devant de la scène; on y aperçoit néanmoins confusément BRÜNNHILDE, se dirigeant avec une hâte éperdue vers SIEGLINDE.

BRÜNNHILDE.

En selle! que je te sauve!

Elle hisse vivement SIEGLINDE, auprès d'elle, sur son cheval tout proche de la gorge latérale, et disparaît aussitôt avec elle.

Aussitôt les nuages se divisent au milieu de la scène, de façon que l'on distingue nettement HUNDING au moment où il retire son arme de la poitrine de SIEGMUND mort. — WOTAN, entouré de nuées, se tient derrière lui sur un rocher; il est appuyé sur sa lance, et il regarde douloureusement le cadavre de SIEGMUND.

WOTAN

(après un court silence, et s'adressant à HUNDING).

Valet, va! (*)
va trouver Fricka:
dis que l'épieu divin
vengea tous ses affronts. —
Va! — Va! —

(Sur un signe méprisant de sa main, HUNDING tombe mort.)

WOTAN

(avec une soudaine explosion d'effroyable fureur).

Mais Brünnhilde! —
Sus à la rebelle!
Terrible
châtiment la poursuit,
et va l'atteindre en sa fuite!

(Il disparaît dans les éclairs et le tonnerre. — Le rideau tombe rapidement).

ACTE III[e].

Sur la cime d'une montagne rocheuse.

A droite, la scène est limitée par une forêt de sapins. A gauche, on voit l'entrée d'une caverne de rochers, formant une sorte de salle naturelle; au-dessus se trouve la cime la plus haute du rocher. Au fond du théâtre, la vue est entièrement libre; des blocs de rocher, les uns bas, les autres élevés, bordent un précipice ; on devine que ce gouffre aux parois escarpées s'ouvre vers le fond de la scène. Des vols isolés de nuages, chassés par la tempête, passent au-dessus de la crête rocheuse.

(Les noms des huit *Walkyries* qui — outre BRÜNNHILDE — figurent dans cette scène, sont: GERHILDE, ORTLINDE, WALTRAUTE, SCHWERTLEITE, HELMWIGE, SIEGRUNE, GRIMGERDE, ROSSWEISSE) (11).

GERHILDE, ORTLINDE, WALTRAUTE et SCHWERTLEITE occupent la cime rocheuse, au niveau et au-dessus de la caverne; elles sont complètement armées.

(*) *Var.:* Va-t-en, serf!

GERHILDE
(postée tout en haut, et tournée vers le fond de la scène).
Hoïotoho! Hoïotoho!
Heiaha! Heiaha!
Helmwige, viens!
Ici ton cheval!

Un éclair brille dans un nuage qui traverse le ciel; en ce nuage, une *Walkyrie* à cheval devient visible: un guerrier mort est suspendu à sa selle.

LA VOIX DE HELMWIGE
(hors de la scène).
Hoïotoho! Hoïotoho!

ORTLINDE, WALTRAUTE et SCHWERTLEITE
(saluant de leurs cris l'arrivante).
Heiaha! Heiaha!
(Le nuage avec l'apparition a disparu à droite derrière les sapins.)

ORTLINDE
(appelant vers la forêt de sapins).
Devers ma jument
conduis ton cheval:
près de ton Brun
ma Grise aime à paître!

WALTRAUTE
(de même).
Qui pend à ta selle?

HELMWIGE
(sortant des sapins).
Sintolt, le Hegeling!

SCHWERTLEISE.
Mène ton Brun
plus loin de la Grise:
Ortlinde vint
avec Wittig, un Irming!

GERHILDE
(qui est descendue un peu plus bas).
Toujours ennemis j'ai vu
Sintolt et Wittig. (*)

(*) *Var.:* Rivaux toujours furent
Sintolt et Wittig!

ORTLINDE
(s'élance brusquement, et court vers les sapins).

Heiaha! l'étalon
qui mord la jument!

SCHWERTLEITE et GERHILDE
(avec de bruyants éclats de rire).

Des chefs la haine
excite les bêtes!

HELMWIGE
(criant derrière elle vers les sapins).

Assez, Brun!
garde la trêve!

WALTRAUTE
(qui a remplacé GERHILDE au sommet le plus élevé du roc et qui observe).

Hoïotoho! Hoïotoho!
Heiaha! Heiaha!
Siegrune, ici!
Où restes-tu donc?

(Comme HELMWIGE auparavant, on voit passer SIEGRUNE dans un nuage, de la même façon, et allant vers la forêt de sapins.)

LA VOIX DE SIEGRUNE
(venant de la droite).

Long travail!
Où les autres sont elles?

LES WALKYRIES.

Hoïotoho! Hoïotoho!
Heiaha! Heiaha!

(SIEGRUNE a disparu derrière les sapins. Des profondeurs l'on entend venir deux vois).

GRIMGERDE et ROSSWEISSE
(de plus bas).

Hoïotoho! Hoïotoho!
Heiaha! Heiaha!

WALTRAUTE.

Grimgerd' et Rossweisse!

GERHILDE.

A deux chevauchant!

Ortlinde, Helmwige et Siegrune qui vient d'arriver sont sorties du bois de sapins; de la crête rocheuse la plus en arrière elles saluent par signes les arrivantes.

Ortlinde, Helmwige et Siegrune.

Salut, guerrières!
Rossweiss' et Grimgerde!

Toutes les autres Walkyries.

Hoïotoho! Hoïothoho!
Heiaha! Heiaha!

Dans une nuée illuminée d'éclairs, qui monte dans le ciel et disparaît ensuite derrière les sapins, Grimgerde et Rossweisse apparaissent, sur leurs chevaux, ayant chacune sur la selle le corps d'un guerrier.

Gerhilde.

Au bois vos montures
pour paître en repos!

Ortlinde
(appelant vers le bois de sapins).

L'une de l'autre
écartez vos cavales,
tant que nos braves
restent rivaux!

Helmwige
(pendant que les autres rient).

La pauvre Grise
a pâti de leur guerre!

(Grimgerde et Rossweisse sortent du bois de sapins.)

Les Walkyries.

Vaillantes! Vaillantes!

Schwertleite.

Toujours deux au combat?

Grimgerde.

Non pas tout d'abord,
mais bien au retour.

Rosswfisse.

Si nous sommes là toutes,
le temps nous presse:

pour Walhall il faut partir,
Wotan attend les héros.

HELMWIGE.

Huit nous voici:
une encor manque.

GERHILDE.

Près du fauve Wälsung
Brünnhild' s'attarde.

WALTRAUTE.

Il faut ici
l'attendre encor:
Wotan nous fait
accueil irrité,
lorsque sans elle il nous voit!

SIEGRUNE
(sur la pointe du roc, d'où elle épie au loin).

Hoïotoho! Hoïotoho!
Ici! Ici!
D'un vol de tempête
Brünnhilde vient.

LES WALKYRIES
(courant vers la cime du rocher).

Heiaha! Heiaha!
Brünnhilde! hei!

WALTRAUTE.

Vers le bois fuit
son cheval chancelant.

GRIMGERDE.

J'entends Grane
souffler haletant!

ROSSWEISSE.

Jamais je n'ai vu
course si prompte!

ORTLINDE.

Que vois-je à sa selle?

HELMWIGE.
Ce n'est pas un guerrier!

SIEGRUNE.
Une femme en croupe!

GERHILDE.
D'où vient cette femme?

SCHWERTLEITE.
Aucun salut
à ses compagnes?

WALTRAUTE.
Heiaha! Brünnhild'!
entends notre appel!

ORTLINDE.
Vite aidez
notre sœur à descendre!
(GERHILDE et HELMWIGE se précipitent dans le bois de sapins.)

ROSSWEISSE.
A bout d'efforts
Grane s'affaisse!
(SIEGRUNE et WALTRAUTE suivent les deux précédentes.)

GRIMGERDE.
A descendre elle aide
vite la femme!

LES AUTRES WALKYRIES
(courant vers les sapins).
Parle! sœur!
Qu'est tout cela?
(Toutes les *Walkyries* reviennent sur la scène; avec elles est BRÜNNHILDE, soutenant et conduisant SIEGLINDE.)

BRÜNNHILDE
(hors d'haleine).
Aide! secours!
danger pressant!

LES WALKYRIES.
D'où viens-tu vers nous

d'un vol furieux?
Ta fuite prouve l'effroi!

BRÜNNHILDE.
C'est ma première fuite,
et l'on me suit!
Wotan est sur mes pas!

LES WALKYRIES.
(violemment effrayées).
N'est-tu pas folle?
Dis! Conte-nous!
Le Père-Armé te presse?
Dois-tu le fuir?

BRÜNNHILDE
(avec angoisse).
O sœurs, vite
occupez la cime!
Vers le Nord
regardez s'il accourt!
(ORTLINDE et WALTRAUTE s'élancent vers la cime, pour s'y mettre en observation).
Vite! dites s'il vient! (*)

ORTMINDE.
Du Nord obscur
vient l'orage.

WALTRAUTE.
Sombres vapeurs
montent là-bas.

LES WALKYRIES.
Wotan chevauche
l'auguste coursier!

BRÜNNHILDE.
Chasseur sauvage
il me suit en fureur,
il vient, il vient du Nord!
Aide, sœurs!
grâce pour elle!

LES WALKYRIES.
Quelle est cette femme?

(*) *Var.:* Vite! vient-il déjà?

Brünnhilde.

Vite j'explique!
Sieglinde on la nomme,
de Siegmund sœur et amante:
contre les Wälsungen
Wotan gronde en courroux: —
au frère
je devais en ce jour
ôter la victoire:
Mais Siegmund fut
couvert par mon bras,
contre le Dieu, —
lequel l'a lui-même frappé. (*)
Siegmund tombe,
et moi, prompte,
je m'enfuis:
j'entraînai
la femme vers vous,
implorant de vous,
tremblante, son salut et le mien.

Les Walkyries
(dans la plus grande consternation).

O sœur trop folle!
qu'as-tu osé?
Las! Las!
Brünnhilde, las!
coupable erreur
de Brünnhilde
rebelle à l'auguste vouloir! (**)

Waltraute
(du haut de la cime).

L'ombre monte
et du Nord vient vers nous!

Ortlinde
(de même).

Gros de rage
accourt l'ouragan.

(*) *Var.:* lequel de l'épieu l'a frappé!
(**) *Var.:* Quoi! Brünnhilde ose rompre
du Père l'auguste vouloir!

LES WALKYRIES
(tournées vers le fond de la scène).
Fort a henni
son cheval,
son souffle gronde effrayant!

BRÜNNHILDE.
Pauvre victime,
si Wotan l'atteint,
sa haine des Wälsungen
veut les détruire!
Mes sœurs, qui de vous
me prête un cheval,
pour lui ravir cette femme?

SIEGRUNE.
Tu veux donc
nous rendre rebelles?

BRÜNNHILDE.
Rossweisse, chère!
prête ta monture!

ROSSWEISSE.
Sa course jamais
n'a fui loin du Père.

BRÜNNHILDE.
Helmwige, écoute!

HELMWIGE.
Je reste soumise! (*)

BRÜNNHILDE.
Grimgerde! Gerhilde!
Vite un cheval!
Schwertleite! Siegrune!
Vois ma terreur!
Oh! aidez moi,
mes sœurs tant aimées:
grâce pour l'humble éplorée!

(*) *Var.:* Je garde ses ordres!

SIEGLINDE
(qui jusque là a gardé un air sombre et froid, regardant fixement devant elle, tressaille lorsque BRÜNNHILDE l'enlace vivement, comme pour la protéger).

Renonce à rien craindre pour moi:
seule m'aide la mort!
Pourquoi vins-tu
m'ôter du désastre?
J'aurais reçu là
le coup mortel,
de cette arme même
dont Siegmund meurt:
— moi-même morte,
unie à lui!
Loin de Siegmund —
Siegmund, de toi!
Puissé-je en la mort
fuir ce songe!
Si je ne dois
maudire ton aide,
saintement exauce mes larmes —
plonge ton glaive en mon cœur!

BRÜNNHILDE.

Vis, pauvre femme,
l'amour l'ordonne!
Sauve le gage
que de lui tu reçus:
un Wälsung vit dans ton sein!

SIEGLINDE
(est saisie d'un violent effroi; soudain son visage rayonne d'une joie sublime).

Sauve-moi, vierge!
sauve mon fils!
Grâce, ô filles,
à moi votre appui!

(De terribles nuées d'orage montent du fond; le bruit du tonnerre se rapproche.

WALTRAUTE
(du haut de la cime).

L'orage grandit.

ORTLINDE
(de même).
Parte qui tremble!

LES WALKYRIES.
Chasse la femme
loin du péril:
des Walküren nulle
n'ose l'aider!

SIEGLINDE
(à genoux devant BRÜNNHILDE).
Sauve-moi, vierge!
sauve la mère!

BRÜNNHILDE
(avec une soudaine détermination).
Fuis donc au plus vite —
et fuis toute seule!
Je — reste et j'attends,
seule à Wotan je m'offre:
sur moi seule
arrêtant ses fureurs,
pour que toi, tu évites sa rage!

SIEGLINDE.
Où diriger ma fuite?

BRÜNNHILDE.
Qui de vous toutes
vers l'Est prit sa course?

SIEGRUNE.
Vers l'Est au loin
s'étend la forêt:
des Niblungen l'Or
y fut par Fafner traîné.

SCHWERTLEITE.
Sombre dragon,
sous cette forme,
au fond d'un antre
il garde du Gnome l'Anneau.

GRIMGERDE.

Maint péril y guette
une femme sans aide!

BRÜNNHILDE.

Pourtant des coups du Dieu
seuls la sauvent ces bois:
car Wotan craint
d'approcher de ce lieu.

WALTRAUTE
(du haut de la cime).

Wotan vient
vers nous en fureur!

LES WALKYRIES.

Brünnhild', entends,
il approche à grand bruit!

BRÜNNHILDE
(montrant à SIEGLINDE la direction de l'Est).

Pars sur l'heure,
vers l'Est hâte-toi!
Va, courageuse,
bravant tous dangers —
faim et fatigue,
ronce et rocher!
ris de tes maux,
des dures douleurs! (*)
Qu'un seul savoir
en toi demeure:
le plus auguste Héros,
femme, grandit,
caché dans ton sein! —
(Elle lui tend les morceaux du glaive de SIEGMUND.)
Conserve les deux
moitiés du glaive;
près du corps de Siegmund
ma main les a prises:
qui doit brandir
le fer reforgé,
de moi reçoive son nom — (**)
« Siegfried » (12): Joyeux et Vainqueur!

(*) *Var.:* des âpres tourments:
(**) *Var.:* son nom lui vienne de moi —

SIEGLINDE.
O sainte merveille!
vierge sublime!
A toi je dois
un saint réconfort! (*)
Pour lui, notre aimé,
l'enfant doit survivre: (**)
que mes vœux un jour
s'ouvrent sur toi! (***)
Adieu donc,
bénie par Sieglinde en pleurs!

Elle s'enfuit en hâte, à droite, par le devant de la scène. — La montagne de rochers est entourée de noires nuées d'orage; une effroyable tempête rugit, venant du fond de la scène: une lueur flamboyante illumine, sur le côté, la forêt de sapins. Au milieu du tonnerre on entend l'appel de WOTAN.

LA VOIX DE WOTAN.
Reste! Brünnhilde!

LES WALKYRIES.
Cheval et cavalier
s'arrêtent:
las! Brünnhilde!
Wotan est là!

BRÜNNHILDE.
Mes sœurs, pitié!
le cœur me manque!
Son courroux m'écrase,
s'il n'est calmé par vos pleurs.

LES WALKYRIES.
Ici, perdue!
cache-toi bien!
Viens parmi tes sœurs,
muette à sa voix!

(Elles se groupent toutes vers la cime du rocher, tout en cachant BRÜNNHILDE au milieu d'elles).

Las! Las!
Wotan saute à bas
du cheval —

(*) *Var.:* Merci de tant de sainte pitié!
(**) *Var.:* je sauve son gage:
(***) *Var.:* rient sur ton front!

tout frémit
au pas du Vengeur!

Wotan, en proie à une fureur effrayante, sort de la forêt de sapins à pas précipités; il s'arrête devant le groupe des *Walkyries*, qui se sont placées sur la hauteur rocheuse de manière à couvrir Brünnhilde de leurs corps.

Wotan.

Où est Brünnhilde?
où la coupable?
Oseriez-vous
cacher la rebelle?

Les Walkyries.

Sombre rugit ta rage: —
que firent, Père, tes filles,
pour t'irriter
d'une telle fureur?

Wotan.

Est-ce un outrage?
Folle qui l'ose!
Je sais: Brünnhilde
est là parmi vous.
Seule laissez la,
maudite éternelle,
qui a maudit
son propre rang!

Les Walkyries.

Vers nous vint la coupable,
implorant notre secours!
son cœur défaille
sous ton courroux.
Pour la sœur tremblante
nous prions toutes,
calme ton premier courroux!

Wotan.

Filles au cœur
faible et tremblant!
D'esprit si lâche
vous ai-je créées?

Vous ai-je donné
l'audace aux combats,
vous ai-je fait
le cœur froid et dur,
pour vous voir jeter pleurs et cris,
quand mon bras sur l'infidèle s'étend?
Sachez, pleureuses,
l'acte commis
par celle que plaignent
vos lâches sanglots!
Nulle comme elle
n'a pénétré ma pensée!
nulle comme elle
n'a su mes vœux dans leur source;
c'est elle qui
dans son sein créait mon désir: — (*)
ainsi, brisant
la douceur de ce lien,
son traître crime
a bravé mon vouloir,
l'arrêt souverain
est outragé,
contre moi elle tourne les armes,
que moi seul lui mis en main! —
Parle, Brünnhilde!
toi, de qui force,
casque et lance,
grâce et beauté,
nom, existence, sont à moi!
Parle et réponds à ma plainte,
tremblante qui te caches,
et fuis lâchement l'arrêt!

BRÜNNHILDE

(sort du groupe des *Walkyries* et, d'un pas humble, ferme néanmoins, descend de la cime rocheuse, jusqu'à ce qu'elle arrive ainsi à une petite distance de WOTAN).

Ordonne, Père:
décide la peine!

(*) *Var.:* C'est elle de mon désir le sein créateur.

WOTAN.

Ta peine est ton œuvre:
et toi--même as fait ton arrêt.
Par mon vouloir
ton être existait:
contre moi pourtant tu voulus;
mes ordres seuls
devaient être ta loi:
contre moi tu dictes des ordres
mon vœu
fut le tien:
contre moi tu formes des vœux;
mon bras
seul t'armait:
contre moi ton bras lève l'arme;
seule tu connus
mes décrets:
contre moi pourtant tu décrètes;
seule tu fis surgir
mes héros:
contre moi ta voix les insurge.
Ton rang passé,
Wotan l'explique:
ton rang présent,
à toi de le dire!
Mon vœu n'est plus le tien;
Walküre n'est plus ton être: —
demeure donc
ce qu'encor tu seras! (*)

BRÜNNHILDE
(violemment effrayée).

Me repousses-tu?
c'est là ton arrêt?

WOTAN.

Vis loin des cieux, loin du Walhall;
tes pas n'iront plus
vers les héros,
mener les vainqueurs

(*) *Var.:* ce qu'alors tu seras!

au divin séjour;
aux convives saints, Dieux et Déesses,
ta main ne doit plus
verser l'hydromel; (*)
ma bouche oubliera
ta bouche d'enfant.
Du peuple sacré
tout te sépare,
loin du tronc
la branche morte est tombée;
je romps ici notre lien:
de mes regards divins je te bannis. (**)

LES WALKYRIES
(faisant éclater leur douleur).
Las! Las!
Grâce pour elle!

BRÜNNHILDE.
Tu me dépouilles
de tous tes dons?

WOTAN.
Ton vainqueur doit te les prendre!
Ici, sur ce roc,
reste en exil;
inerte et sans armes,
dors ton sommeil;
qu'un Homme dompte la vierge,
s'il la trouve sur son chemin!

LES WALKYRIES.
Arrête, Père!
arrête-toi!
Veux-tu voir la vierge
par l'Homme flétrie?
O Dieu terrible, épargne
lui l'horrible affront:
ton arrêt sur nous fait tomber même affront!

(*) *Var.:* Aux banquets des dieux, fêtes célestes,
ta main ne doit plus
m'offrir l'hydromel;
(**) *Var.:* tu es bannie!

WOTAN.

N'est-ce donc clair,
ce que j'ai dit?
De votre groupe
la sœur infidèle est chassée;
et son cheval
ne doit plus se cabrer près des vôtres;
sa fleur virginale
se fane et meurt;
l'époux va régner
sur ce corps de douceur;
à l'Homme, son maître.
sa vie appartient;
assise elle file au foyer,
condamnée au mépris de tous!

(BRÜNNHILDE s'affaisse sur le sol, avec un cri, aux pieds de WOTAN; les *Walkyries* font un mouvement de désespoir.)

Tremblez-vous pas?
Quittez la maudite!
Et pour jamais
fuyez loin d'ici!
Car si quelqu'une
près d'elle reste,
et me provoque
en prenant son parti —
la folle aura même sort:
j'annonce à l'orgueil cela! — (*)
Loin de ce roc!
loin de ces cimes!
Promptes, prenez votre course,
le malheur veille en ce lieu!

Les *Walkyries* se dispersent avec un sauvage cri de douleur, et se précipitent, en leur fuite rapide, dans la forêt de sapins: bientôt on les entend s'éloigner sur leurs chevaux, comme dans une tempête. Pendant ce qui suit, l'orage s'apaise peu à peu; les nuages se dissipent; dans le ciel calme commence le crépuscule du soir, et finalement la nuit.

WOTAN et BRÜNNHILDE, celle-ci encore gisante, étendue aux pieds de son père, sont seuls restés sur la scène. — Long et solennel silence: les positions respectives de WOTAN et de BRÜNNHILDE demeurent sans changement.

(*) *Var.:* je traite l'orgueil ainsi!

BRÜNNHILDE
(elle lève enfin lentement la tête, cherche le regard de WOTAN, encore détourné d'elle, et, pendant ce qui suit, elle se soulève peu à peu jusqu'à se trouver entièrement debout).

Si grande honte
ai-je commis,
que sur mon crime la honte tombe ainsi?
Fus-je si basse,
dans mon forfait,
que jusque là tu m'abaisses ainsi?
Ai-je trahi
l'honneur à ce point, (*)
que tu me prennes l'honneur à jamais?
Oh dis, Père!
vois dans mon âme:
calme ta fureur,
dompte cette rage!
Et montre-moi clair
l'obscur forfait,
qui contraint ton cœur en courroux
à maudire l'enfant le plus cher!

WOTAN
(sombre),

Songe à ton acte —
lui seul t'explique ta faute!

BRÜNNHILDE.

A ton vouloir
j'obéissais.

WOTAN.

T'avais-je dit
de lutter pour le Wälsung?

BRÜNNHILDE.

Ainsi tu disais,
seul maître du Choix!

WOTAN.

Mais ce décret
pourtant je te le repris.

(*) *Var.:* Ai-je à l'honneur
manqué tellement,

BRÜNNHILDE.

Quand Fricka t'eut fait
une âme étrangère:
tu fus captif de sa cause,
et ton propre ennemi.

WOTAN
(avec amertume).

Croyant que tu sus comprendre,
je dus châtier ton défi:
mais lâche et vil
tu m'as jugé!
alors j'oublierais l'infidèle,
trop indigne de mon courroux? (*)

BRÜNNHILDE.

J'ignore tout,
hors cette chose seule —
que le Wälsung, tu l'aimes:
j'ai vu la détresse
qui t'étreint,
l'unique amour que tu quittes.
Le reste seul
retint tes regards,
et te fit souffrir
l'âpre tourment —
à Siegmund d'ôter ton aide.

WOTAN.

Tu vis tout cela,
et tu l'osas protéger?

BRÜNNHILDE.

Mon regard n'a vu
que l'unique amour,
de qui, dans la contrainte
où saigne ton cœur,
faibles, tes yeux se détournent.
Celle qui couvrait
ta retraite au combat,

(*) *Var.:* trop petite pour mon courroux?

a vu cela seul,
caché pour toi: —
Siegmund, je dus le voir.
Vers lui,
funèbre, je vins;
je lus sur sa face,
j'ouïs sa parole;
je compris du héros
la sainte douleur;
triste en mon cœur
fut l'écho de sa plainte —
libre tendresse,
sombre tourment,
d'une âme en détresse
âpre défi:
mon oreille entendit,
mon œil vit clair
ce qu'au fond de l'être mon cœur
sentait d'un trouble sacré. —
Pâle, muette,
j'ai vu ma honte.
Toute à sa cause
fut ma pensée:
vaincre ou périr
avec Siegmund sur l'heure —
tel fut mon rôle,
et le choix, et le sort!
Par cet amour qu'en moi
toi seul as créé, (*)
par l'ordre qui du Wälsung
me fit sœur,
toute à ton désir —
fière, je t'ai bravé.

WOTAN.

Toi seule ainsi
tu pus faire l'acte rêvé,
qu'à mon cœur défend
un double désespoir?

(*) *Var.:* Par cet amour que dans
mon cœur tu soufflas,

Si vite tu goûtas
le bonheur d'un cœur libre,
tandis qu'en moi
la douleur brûlait,
détresse de mort
qui m'a contraint,
pour l'amour d'un monde,
d'ôter l'Amour
de ce cœur rongé de tortures?
Alors contre moi
je luttais dans l'angoisse,
vaincu d'avance,
fou de colère —
rage et désir,
révolte en courroux,
m'ont fait ce vouloir meurtrier,
en la mort de mon propre monde
de finir ma peine éternelle: —
Mais toi, de purs
transports t'enivraient;
trouble suave,
charme puissant,
tu bois, heureuse,
le philtre Amour —
quand moi, Dieu plein d'angoisse,
seul je m'abreuve de fiel?
Que ton vain désir
soit donc ton guide:
de moi tu t'es séparée!
Mon cœur t'écarte,
je dois m'affranchir
de ton conseil funeste;
distincts, nous ne
devons vivre ensemble:
dans le temps et l'espace,
le Dieu ne doit te connaître!

BRÜNNHILDE.

Ainsi ton enfant

n'a su t'aider,
n'ayant pu comprendre
quel fut ton vœu,
quand mon propre vœu
seulement me disait —
d'aimer ce que toi tu aimes. —
Dois-je te perdre,
te fuir craintive,
dois-tu rompre
ce qui fut uni,
frappant d'exil
la moitié de ton être, —
jadis à toi je fus toute,
ô Dieu, retiens-le bien!
Ne souille pas
ton essence éternelle,
crains un affront
retombant sur toi;
sur toi pèse la honte,
suis-je livrée au mépris! (*)

WOTAN.

Ton cœur suivit
de l'Amour la loi:
suis à présent
qui tu dois aimer.

BRÜNNHILDE.

Dois-je quitter le Walhall,
ne plus t'assister dans ton œuvre,
de l'Homme, mon maître,
subir le pouvoir, —
des bras d'un lâche
au moins sauve-moi!
que seul un brave
soit mon vainqueur. (**)

WOTAN.

Ton cœur a nié mon Choix —
choisir pour toi je ne puis.

(*) *Var.:* toi-même gis dans la honte,
si tu me vois insultée!

(**) *Var.:* qu'un brave seul me puisse obtenir!

BRÜNNHILDE.
De toi une race est issue;
nul lâche jamais n'en peut naître!
l'auguste Héros — je sais qu'il
naîtra des Wälsungen forts!

WOTAN.
Laisse la race perdue!
Le Dieu s'éloigne,
d'elle et de toi: (*)
la haine dut l'écraser.

BRÜNNHILDE.
Qui brava ton ordre —
sut la sauver:
Sieglinde porte
un fruit sacré;
issu de maux
que les mères ignorent, (**)
le fils de ses larmes
bientôt naîtra.

WOTAN.
Nulle aide de moi
pour cette femme
ni pour son fils futur!

BRÜNNHILDE.
Elle a cette épée
que par toi prit Siegmund. —

WOTAN.
Et que ma propre main brisa! —
En vain tu veux
fléchir mon courage!
Accepte ton sort,
tel qu'il t'est fait:
moi-même n'y peux rien changer! —
Je pars maintenant,
loin va ma route:
j'ai même trop attendu.

(*) *Var.:* Je l'ai proscrite, elle avec toi:
(**) *Var.:* comme nulle n'en souffre,

De l'enfant qui
s'éloigna je m'éloigne;
je dois ne rien
savoir de ses vœux:
la peine seule
s'accomplit par moi.

BRÜNNHILDE.
Quel est le tourment
dont tu me frappes?

WOTAN.
Un lourd sommeil
clora tes yeux:
celui qui réveille la vierge,
la prend dès lors pour épouse!

BRÜNNHILDE
(se précipitant à genoux).
S'il faut qu'un sommeil
soit ma chaîne,
aux mains d'un lâche
offrant ta fille:
entends l'unique prière,
l'effroi sacré de ton sang!
Entoure la vierge
d'affreuse épouvante:
afin qu'un brave,
un libre Héros
sur le rocher
m'éveille seul!

WOTAN.
Trop fier ton rêve —
trop haut ton vœu!

BRÜNNHILDE
(embrassant ses genoux).
Entends
l'unique prière!
Ou brise ta fille
embrassant tes genoux;

détruis l'aimée,
écrase son corps;
que l'épieu cruel
déchire sa chair: (*)
du moins, barbare, épargne
lui le suprême affront!

(Avec un enthousiasme sauvage).

A ton appel
qu'un Feu se déchaîne;
qu'il ceigne la roche,
cercle embrasé:
qu'il brille, qu'il brûle
et broie dans ses dents
le lâche qui se, infâme,
du roc redoutable approcher! (**)

WOTAN

(saisi d'émotion, la regarde dans les yeux, et la relève).

Adieu! vaillante,
noble enfant!
Toi de mon être
sainte fierté!
adieu! adieu! adieu!
Dois-je éviter tes yeux,
et dois-je ne plus te faire
accueil tendre et grave;
dois-je ne plus te voir
chevaucher à ma droite,
ou bien m'offrir la coupe;
dois-je te perdre,
toi que j'adore,
ô rire et bonheur de ma vie: —
qu'un Feu nuptial
pour ta couche s'allume,
pareil n'a jamais flamboyé!
Rouge splendeur
défende le roc;
qu'un mur d'épouvante
chasse le lâche;

(*) *Var.:* que sa chair sanglante empourpre ta lance:
(**) *Var.:* du roc de terreur approcher!

que nul infâme
n'ose approcher: —
qu'un Homme ici t'éveille seul,
plus libre que moi, le Dieu!

(Brünnhilde, saisie d'émotion et d'extase, se jette dans les bras de Wotan).

Wotan.

Ces yeux baignés de clarté,
ces yeux baisés tant de fois,
quand mon baiser
payait ta vaillance,
et quand s'ouvraient
pour le los des braves
tes douces lèvres d'enfant; —
ces deux yeux, soleils de mon cœur,
éclairs des jours de combat,
lorsqu'un espoir
plus immense qu'un monde
brûlait mon sein
d'éperdus désirs,
d'angoisses sans mesure:
ma lèvre encor
goûte leurs larmes,
en l'adieu dernier
du dernier baiser!
Qu'à l'Homme enviable
brillent leurs feux;
pour moi, Dieu misérable,
à jamais ils se ferment!
Le Dieu — qui
s'écarte de toi,
te prend d'un baiser le Divin.

Il l'embrasse sur les deux yeux, qui demeurent fermés aussitôt: elle glisse en arrière, doucement inerte, dans ses bras. Il l'entraîne avec tendresse et la couche sur un tertre de mousse un peu bas, au-dessus duquel un sapin étend largement ses branches. Une fois encore il contemple ses traits, et ferme alors le casque sur sa tête; de nouveau ses regards s'attardent douloureusement sur la forme aimée, qu'il recouvre finalement du long bouclier d'acier de la Walkyrie. — Alors, avec une solennelle résolution, il marche vers le milieu de la scène, et tourne la pointe de sa lance vers un puissant bloc de pierre.

Loge, entends!
viens à ma voix!
Autrefois tu brûlais,
brasier dévorant,
jusqu'au jour de ta fuite,
lueur ondoyante: (*)
comme jadis,
sois enchaîné!
Jaillis, mer flamboyante,
défends le roc, rouge clarté!
Loge! Loge! ici!

En prononçant ces derniers appels il frappe trois fois le bloc de rocher avec la pointe de sa lance; un rayon de feu jaillit de la pierre, et s'enfle rapidement jusqu'à former une mer de flammes. Avec la pointe de sa lance, WOTAN indique à ces flammes le pourtour du rocher qu'elles doivent ceindre ainsi de leur torrent. —

Qui de ma lance
craint la pointe, (**)
n'aborde ce Feu jamais!

(Il disparaît dans la lueur, vers le fond de la scène. — Le rideau se referme.)

(*) *Var.:* en flammes errantes:
(**) *Var.:* aura la crainte,

IMPRIMERIE DE F. A. BROCKHAUS A LEIPZIG.

Ouvrages de M. Alfred Ernst.

L'Art de Richard Wagner; t. I: *l'Œuvre poétique;* Plon, 1893, in-16.

Richard Wagner et le Drame contemporain; Librairie Moderne, 1887, in-16 (Epuisé).

L'œuvre dramatique d'Hector Berlioz; Calmann-Lévy, 1884, in-16.

La Walkyrie de Richard Wagner, *traduction en prose rythmée adaptée à la musique;* Schott, 1894, petit in-16; 2e édition, 1896.

En collaboration avec M. E. Poirée:

Etude sur Tannhæuser, *analyse et guide thématique;* Durand et Calmann-Lévy, 1895, in-8.

En collaboration avec M. Henry Gauthier-Villars:

Lettres de l'Ouvreuse; Vanier, 1re et 2e éditions, 1890, in-16.

Bains de Sons; Simonis-Empis, 1893, in-16.

Rythmes et Rires; collection de «La Plume», 1894, in-16.

En préparation:

L'Art de Richard Wagner, t. II: *l'Œuvre musicale.*

Traductions des Maîtres Chanteurs de Nürenberg, de l'Or du Rhin, de Siegfried, du Crépuscule des Dieux et de Parsifal de Richard Wagner.

	Frs.
Rupp, H. Chant d'amour de Siegmound, Transcription	5 —
— Fantaisie	12 —
Tausig, C. La Chevauchée des Valkyries	9 —
— Chant d'amour de Siegmound	6 —

Piano à 4 mains.

Partition format in 4° . . . . n.	25 —
Prélude	6 —
La Chevauchée des Valkyries	9 —
Les Adieux de Wotan et l'Enchantement du feu . .	10 —
Beyer, F. Op. 112. Revue mélodique. No. 58 . .	6 —
Cramer, H. Potpourri. No. 89	10 —
— Morceaux faciles. No. 2	10 —
Dörstling, Cl. Motifs, Arrangement facile	15 —
Rubinstein, Jos. Tableaux musicaux:	
1° Siegmound et Sieglinde	12 —
2° La Colère de Wotan et les Adieux à Brunnhilde	15 —
Rupp, H. Chant d'amour de Siegmound, Transcription	6 —
Tausig, C. La Chevauchée des Valkyries	12 —

2 Pianos à 8 mains.

Horn, A. Les Adieux de Wotan et l'Enchantement du feu	20 —

2 Pianos à 4 mains.

Ehrlich, H. La Chevauchée des Valkyries. En Partition	12 —

Violon et Piano.

Barrès, J. Chant d'amour	6 —
Danbé, J. Chant d'amour, Transcription	7 50
Gregoir, J. et **Leonard, H.** Duo. No. 34 . .	12 —
Herman, A. Fantaisie	7 50
Wichtl, G. Op. 98. No. 3. Petit Duo	7 50
Wickede, F. (de). Pièces lyriques:	
No. 3. Chant d'amour de Siegmound . .	6 —

Violoncelle et Piano.

Grimm, O. Chant d'amour de Siegmound	7 50
Wickede, F. (de). Pièces lyriques:	
No. 3. Chant d'amour de Siegmound . .	6 —

Alto et Piano.

Ritter, H. Chant d'amour de Siegmound	7 50

Flûte et Piano.

Popp, W. Op. 302. N. 2. Transcription. (Chant d'amour)	6 —

Cornet à Pistons et Piano.

Kuhnert, A. Chant d'amour . . . .

Harmonium et Piano.

Reinhard, A. Chant d'amour . . . .

Mandoline et Piano.

Pietrapertosa, J. Op. 16. Chant d'amour . . .

Harmonium seul.

Kastner, E. Op. 6. Réminiscences . . . . . .

Harpe.

Oberthür, C. Chant d'amour . . . .

Cithare.

Chant d'amour de Siegmound . . . .

Orchestre.

Partition complète. net. Frs. — —

Stasny, L. Op. 188. Tableaux musicaux.	Partition	n.	1
	Parties .	n.	2
La Chevauchée des Valkyries	Partition	n.	
	Parties .	n.	2
Chant d'amour pour Ténor	Partition	n.	1
	Parties .	n.	
Les Adieux de Wotan et l'Enchantement du feu pour Orchestre seul. . .	Partition	n.	1
	Parties .	n.	1
Les Adieux de Wotan et l'Enchantement du feu pour Chant et Orchestre	Partition	n.	12
	Parties .	n.	15
	Partie de voix	n.	2

Propriété pour tous pays

PARIS.

FROMONT & CIE.

DÉPÔT DES ÉDITIONS SCHOTT

40, RUE D'ANJOU.

LONDRES. SCHOTT & CO. — MAYENCE. B. SCHOTT'S SÖHNE. — BRUXELLES. SCHOTT FRÈRES.

Imprimerie de F. A. Brockhaus à Leipzig.